Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES

DE SCHILLER

IV

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

THÉATRE

DE SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1869

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

LA

FIANCÉE DE MESSINE

OU

LES FRÈRES ENNEMIS

TRAGÉDIE AVEC DES CHŒURS

DE L'USAGE DU CHŒUR

DANS LA TRAGÉDIE.

Il faut qu'un ouvrage poétique se justifie de lui-même, et, si l'œuvre ne parle pas, la parole est de peu de secours. On pourrait donc laisser le chœur plaider lui-même sa cause, lorsqu'une fois on l'a amené d'une façon convenable à figurer dans la pièce. Mais l'œuvre du poëte tragique ne devient un tout que par la représentation théâtrale; le poëte ne fournit que les paroles; il faut que la musique et la danse s'y viennent joindre pour les animer. Aussi longtemps donc que cet accompagnement, qui agit puissamment sur les sens, manque au chœur, le chœur apparaît dans l'économie de la tragédie comme un hors-d'œuvre, comme un corps étranger, comme un retard qui ne fait qu'interrompre la marche de l'action, qui trouble l'illusion, qui refroidit le spectateur. Pour rendre pleine justice au chœur, il faut donc, de la scène réelle, se transporter sur une scène possible : c'est d'ailleurs ce qu'il faut toujours faire dès qu'on tend à quelque but élevé. Ce que l'art n'a point encore, on doit supposer qu'il l'acquerra; *le manque fortuit de ressources* ne doit point limiter l'imagination créatrice du poëte. Il se propose pour but l'objet le plus digne : il tend à un idéal; c'est à l'art qui exécute de s'accommoder aux circonstances.

Il n'est pas vrai, comme on l'entend soutenir communément,

que ce soit le public qui fasse descendre l'art de sa hauteur; ce sont les artistes qui font descendre à eux le public; et, à toutes les époques où l'on a vu l'art déchoir, c'est par les artistes qu'il est tombé. Le public n'a besoin que de sensibilité, et c'est une disposition qu'il possède. Il vient devant le rideau avec un désir indéterminé et de multiples facultés. Il apporte avec lui l'aptitude au sublime; il prend plaisir à ce qui est droit et raisonnable; et, s'il a commencé par se contenter du mauvais, il finira, soyez-en sûr, par demander l'excellent, dès qu'une fois on le lui aura donné.

Il est facile au poëte, objecte-t-on, de travailler d'après un idéal; facile au critique de juger d'après des idées; mais, soumis à des conditions et borné, l'art qui exécute est esclave du besoin. L'entrepreneur veut faire ses affaires, l'acteur veut se signaler, le spectateur veut qu'on l'intéresse et qu'on le remue. Il cherche le plaisir, et il est mécontent si l'on prétend de lui un effort là où il n'attend qu'un jeu et une récréation.

Mais, en traitant le théâtre plus sérieusement, on ne veut pas supprimer, on veut simplement ennoblir le plaisir du spectateur. *Ce doit toujours être un jeu, mais un jeu poétique.* Tout art est consacré à la joie, et il n'est point de tâche plus haute et plus sérieuse que celle de rendre les hommes heureux. Il n'y a d'art véritable que celui qui procure la plus haute jouissance. Or, la plus haute jouissance est la liberté de l'âme dans le vivant exercice de toutes ses forces.

Tout homme, il est vrai, demande aux arts de l'imagination de le délivrer de façon ou d'autre des bornes du réel; il veut se récréer dans le domaine du possible et donner carrière à sa fantaisie. Celui-là même qui demande le moins veut pourtant encore oublier sa tâche, sa vie ordinaire, son existence individuelle; il veut se sentir dans des situations extraordinaires, prendre plaisir aux combinaisons étranges du hasard; il veut, s'il a l'esprit sérieux, trouver sur la scène ce gouvernement moral du monde, qu'il cherche en vain dans la vie réelle. Mais il sait fort bien lui-même que ce n'est là qu'un vain jeu, qu'il

ne fait proprement que se repaître de rêves; et, quand il revient du théâtre à la vie réelle, celle-ci l'enferme et le serre de nouveau dans ses étroites limites, et il en est la proie comme avant; car elle est demeurée ce qu'elle était, et en lui-même il ne s'est fait aucun changement. Il n'a donc rien gagné à cela qu'une agréable illusion du moment, qui s'évanouit au réveil.

Et c'est précisément parce qu'on n'a en vue qu'une illusion passagère, qu'il n'est besoin que d'une apparence de vérité ou de cette vraisemblance qui nous agrée et qu'on met si volontiers à la place de la vérité.

Mais l'art véritable n'a pas uniquement en vue un jeu passager; il se propose sérieusement, non pas seulement de transporter l'homme, pour un moment, dans un rêve de liberté, mais de l'affranchir réellement et en effet, et cela, en éveillant, exerçant et développant en lui une force propre à écarter, à placer dans un lointain objectif, ce monde sensible qui, sans cela, ne pèse sur nous que comme une substance brute, et nous accable comme une puissance aveugle; une force propre à changer ce monde en une œuvre de notre esprit, et à gouverner, par des idées, la création matérielle.

Et c'est précisément parce que l'art véritable veut quelque chose de réel et d'objectif, qu'il ne peut se contenter d'une apparence de vérité : c'est sur la vérité même, sur le fondement solide et profond de la nature, qu'il élève son édifice idéal.

Mais comment l'art doit-il et peut-il être à la fois entièrement idéal et pourtant réel aussi dans le sens le plus profond du mot? comment peut-il se détacher absolument de la réalité et pourtant se mettre dans un parfait accord avec la nature? Voilà ce que peu de gens conçoivent, voilà ce qui rend si équivoque l'appréciation des œuvres poétiques et plastiques : ces deux exigences semblent tout juste, d'après le jugement commun, s'exclure réciproquement.

Aussi arrive-t-il d'ordinaire qu'on cherche à atteindre l'une de ces fins par le sacrifice de l'autre, et que par là même on les manque toutes deux. Celui que la nature a doué d'un sens vrai,

d'une intime délicatesse de sentiment, mais en lui refusant l'imagination créatrice, celui-là sera un peintre fidèle de la réalité, il saisira les phénomènes accidentels, mais jamais l'esprit de la nature. Il ne nous reproduira que la substance du monde; mais, par cela même, ce ne sera point notre ouvrage, le libre produit de notre aptitude à imaginer et à former, et par suite on ne peut attendre d'une telle œuvre cet effet salutaire de l'art qui consiste dans la liberté. C'est une disposition sérieuse, mais sans agrément, que celle où nous laisse un tel artiste, un tel poëte, et nous nous voyons tristement ramenés par l'art même, qui devrait nous affranchir, à l'étroite et commune réalité. Celui qui, au contraire, a reçu en partage une imagination vive, mais sans profondeur de sentiment ni caractère, celui-là ne se souciera de nulle vérité, ne se fera qu'un jeu de la matière que le monde lui fournit, ne cherchera qu'à surprendre par des combinaisons fantastiques et bizarres, et, comme tout son travail n'est qu'apparence et vaine écume, il intéressera pour un moment, mais n'édifiera ni ne fondera rien dans l'âme. Son jeu n'est pas poétique, non plus que l'œuvre sérieuse de l'autre. Grouper arbitrairement de fantastiques images, ce n'est point là parvenir à l'idéal, et reproduire le réel par l'imitation, ce n'est point représenter la nature. Ces deux tâches de l'art sont si loin de se contredire, qu'elles ne sont plutôt qu'un seul et même but, et que l'art n'est vrai que par cela même qu'il laisse entièrement le réel et devient purement idéal. La nature elle-même n'est qu'une conception de l'esprit, qui ne tombe jamais sous les sens. Elle réside sous le voile des phénomènes, mais elle-même n'est jamais apparente. C'est un privilége de l'art de l'idéal, ou plutôt c'est sa tâche, de saisir cet esprit du grand tout et de le fixer sous une forme corporelle. Cet art lui-même ne peut pas, il est vrai, le montrer aux sens, mais il peut, par sa puissance créatrice, le présenter à l'imagination, et par là être plus vrai que toute réalité, plus réel que toute expérience. Il résulte de là nécessairement que l'artiste ne peut employer, tel qu'il le trouve, aucun élément emprunté à la réalité, qu'il faut

que son œuvre dans toutes ses parties soit idéale, s'il veut qu'elle ait, comme ensemble, de la réalité, et qu'elle soit d'accord avec la nature.

Ce qui est vrai de la poésie et de l'art en général, l'est aussi de tous leurs genres, et l'on peut sans peine appliquer à la tragédie ce qui vient d'être dit. Là aussi, l'on a eu longtemps et l'on a encore à lutter contre le naturel, tel qu'on le conçoit d'ordinaire, qui supprime et anéantit précisément tout art et toute poésie. On accorde, il est vrai, comme par contrainte, à l'art plastique, par des motifs conventionnels toutefois plutôt qu'intrinsèques, un certain caractère d'idéal; mais à la poésie, et à la poésie dramatique en particulier, on demande l'illusion qui, en admettant même qu'elle fût possible, ne serait jamais qu'un misérable prestige. Toutes les apparences extérieures, dans une représentation dramatique, sont contraires à cette prétention.... Tout n'y est qu'un symbole du réel. Le jour même, sur le théâtre, n'est qu'artificiel, l'architecture est symbolique, le langage métrique lui-même est idéal; mais on veut que l'action soit réelle, et que la partie détruise le tout. Ainsi les Français, qui d'abord se sont entièrement mépris sur la pensée et l'esprit des anciens, ont introduit sur la scène une certaine unité de lieu et de temps, prise dans le sens le plus vulgairement empirique, comme s'il pouvait y avoir là un autre lieu que l'espace purement idéal, et un autre temps que la suite non interrompue de l'action.

Par l'introduction du langage métrique, on a pourtant déjà fait un grand pas pour se rapprocher de la tragédie poétique. Quelques essais lyriques ont heureusement réussi sur la scène, et la poésie, par sa propre et vive force, a remporté maint avantage sur le préjugé dominant. Mais des faits isolés sont, quant au résultat, peu de chose, tant que l'erreur, dans sa généralité, n'est point renversée; et il ne suffit pas qu'on tolère uniquement comme une liberté poétique ce qui, après tout, est l'essence de toute poésie. L'introduction du chœur serait le moyen extrême, le pas décisif.... et, quand il ne servirait qu'à déclarer

ouvertement et loyalement la guerre au naturalisme dans l'art, ce devrait être un mur vivant que la tragédie élèverait autour d'elle, pour se séparer nettement du monde réel et garder son sol idéal, sa liberté poétique.

La tragédie des Grecs est née, comme l'on sait, du chœur. Mais, de même qu'elle s'en est dégagée et formée historiquement et dans l'ordre des temps, on peut dire aussi qu'elle en est issue poétiquement et selon l'esprit, et que, sans ce témoin constant, ce soutien de l'action, elle serait devenue un tout autre genre de poésie. Supprimer le chœur et réduire cet organe dramatique, qui frappait fortement les sens, à une figure sans caractère, revenant à satiété, celle d'un pauvre confident, n'a donc pas été une amélioration aussi notable de la tragédie, que les Français et leurs dociles imitateurs se le sont figuré.

La tragédie antique, qui, dans l'origine, n'avait affaire qu'à des dieux, à des héros et à des rois, employait le chœur comme un accompagnement nécessaire; elle le trouvait dans la nature, et l'employait, parce qu'elle le trouvait. Les actions et la destinée des héros et des rois sont par elles-mêmes publiques, et l'étaient encore plus dans les âges de simplicité primitive. Le chœur était, par suite, tout particulièrement, dans l'ancienne tragédie, un organe naturel : il découlait de la forme poétique de la vie réelle. Dans la tragédie moderne, il devient un organe artificiel; il aide à produire la poésie. Le poëte moderne ne trouve plus le chœur dans la nature; il faut qu'il le crée et l'introduise poétiquement, c'est-à-dire, il faut qu'il modifie de telle sorte la fable qu'il traite, qu'elle soit ramenée à ce temps d'enfance, à cette forme simple de la vie primitive.

Le chœur rend donc à l'auteur tragique moderne des services bien plus essentiels encore qu'au poëte ancien, par cela même qu'il substitue aux communes habitudes du monde moderne le caractère poétique du monde ancien, qu'il exclut de sa pièce tout ce qui répugne à la poésie, et qu'il le ramène et l'élève aux données les plus simples, les plus primitives et les plus naïves. Le palais des rois est aujourd'hui fermé; les tribunaux se sont retirés

des portes des villes dans l'intérieur des maisons; l'écriture a pris la place de la parole vivante; le peuple lui-même, la masse animée, sensiblement active, est devenue, partout où elle n'agit pas comme force grossière, ce que nous appelons l'État, c'est-à-dire une idée abstraite; les dieux se sont renfermés dans le cœur de l'homme. Il faut que le poëte rouvre les palais; qu'il replace les tribunaux sous la libre voûte du ciel; qu'il relève les images des dieux; il faut qu'il rétablisse toutes ces relations immédiates qui ont été supprimées par l'organisation artificielle de la vie réelle, et qu'il enlève, sur l'homme et autour de lui, toutes ces créations artificielles qui empêchent de voir sa nature intérieure et son caractère primitif, de même que le sculpteur le dépouille des vêtements modernes; enfin qu'il n'admette rien de tout ce qui l'entoure au dehors, que ce qui rend visible la plus noble des formes, la forme humaine.

Mais, de même que l'artiste étend autour de ses figures les plis nombreux des vêtements, pour remplir avec grâce et richesse les espaces que lui offre l'œuvre qu'il façonne, pour en unir les parties séparées en masses fixes et continues, pour donner place à la couleur qui charme et récrée les yeux, pour voiler ingénieusement, tout en les rendant visibles, les formes humaines : de même le poëte tragique enlace et entoure son action sévèrement mesurée et les contours précis de ses personnages d'un riche tissu lyrique, dans lequel, comme dans une draperie de pourpre aux larges plis, les figures du drame se meuvent librement et noblement, avec une dignité constante et un majestueux repos.

Dans un organisme d'un ordre élevé, la matière, les parties élémentaires ne doivent plus être visibles, la couleur chimique disparaît dans la carnation délicate de l'être vivant. Cependant la matière première a aussi sa beauté et peut à ce titre être admise dans un corps construit par l'art. Mais il faut alors qu'elle y mérite sa place par la vie, l'abondance et l'harmonie, et qu'elle fasse valoir les formes qu'elle entoure, au lieu de les écraser sous son poids.

Pour les œuvres de l'art plastique, il n'est personne qui ne comprenne aisément ce que je dis là; mais la même chose a lieu dans la poésie, et en particulier dans la poésie tragique, dont il est ici question. Tout ce que l'entendement se dit à lui-même de général n'est, comme ce qui affecte simplement les sens, que matière et élément brut, dans une œuvre poétique, et ne peut manquer, en prédominant dans une œuvre quelconque, d'y détruire la poésie; car la poésie réside précisément dans le point d'équilibre de l'idéal et du sensible. Mais l'homme est ainsi fait qu'il veut aller toujours du particulier au général, et il faut par conséquent que la réflexion ait aussi sa place dans la tragédie. Mais, si elle veut mériter cette place, il faut qu'elle regagne par la représentation ce qui lui manque du côté de la vie sensible; car, si les deux éléments de la poésie, l'idéal et le sensible, n'agissent pas ensemble, intimement unis, il faut qu'ils agissent l'un auprès de l'autre, ou la poésie est supprimée. Si la balance n'a point l'immobilité du parfait équilibre, l'équilibre ne peut être rétabli que par le balancement des deux plateaux.

Or c'est là ce que produit le chœur dans la tragédie. Le chœur n'est pas lui-même un individu, il est une idée générale; mais cette idée se représente par une masse sensiblement puissante qui, comblant les vides, impose aux sens par sa présence. Le chœur abandonne le cercle étroit de l'action, pour s'étendre sur le passé et l'avenir, sur les temps et les peuples lointains, sur l'humanité en général, pour déduire les grands résultats de la vie et exprimer les leçons de la sagesse. Mais il fait cela avec toute la puissance de l'imagination, avec toute la hardiesse de la liberté lyrique, qui s'avance, comme à pas divins, sur les hauts sommets des choses humaines, et pour le faire il est accompagné de toute la puissance sensible du rhythme et de la musique, au moyen des sons et des mouvements.

Le chœur épure donc le poëme tragique, en séparant la réflexion de l'action, et la dotant elle-même, par cette sépa-

ration, d'une force poétique; comme, dans l'art plastique, l'artiste, au moyen d'une riche draperie, change en charme et en beauté le vulgaire besoin du vêtement.

Mais, de même que le peintre se voit contraint de renforcer le ton des couleurs de la vie, pour contre-balancer la teinte puissante du fond inanimé, de même le style lyrique du chœur oblige le poëte de relever, dans une juste proportion, tout le style du poëme, et ainsi de renforcer en général la puissance sensible de l'expression. Le chœur seul autorise le poëte tragique à ce rehaussement du ton, qui remplit l'oreille, tend l'esprit et élargit toute l'âme. Cette seule forme colossale admise dans son tableau le force d'élever toutes ses figures sur le cothurne, et de donner par là à sa peinture la grandeur tragique. Si l'on ôte le chœur, il faut que, dans tout l'ensemble, le style de la tragédie baisse, ou bien ce qui, avec lui, est grand et puissant, paraîtra forcé et tendu. Le chœur antique, introduit dans la tragédie française, la ferait apparaître dans toute sa pauvreté et la réduirait à rien; et ce même chœur, sans aucun doute, pourrait seul donner à la tragédie de Shakspeare sa véritable signification.

De même que le chœur répand de la vie dans le style, de même il donne du calme à l'action, mais ce digne et beau calme qui doit être le caractère d'une noble œuvre de l'art. Car il faut que l'âme du spectateur conserve, dans la passion même la plus violente, sa liberté; elle ne doit pas être la proie des impressions, mais elle doit se distinguer toujours elle-même, avec une sereine clarté, des impressions qu'elle éprouve. Le reproche que l'on fait ordinairement au chœur de supprimer l'illusion, d'amortir la puissance des sentiments, est au fond sa plus haute recommandation; car c'est précisément cette aveugle puissance des sentiments que le véritable artiste évite, c'est cette illusion qu'il dédaigne de produire. Si les coups dont la tragédie frappe notre cœur se suivaient sans interruption, les émotions passives triompheraient de l'activité. Nous nous confondrions avec le sujet et ne planerions plus au-dessus de lui. Le chœur, par cela

même qu'il ménage des intervalles entre les parties, et qu'il intervient au milieu des passions avec son calme contemplatif, nous rend notre liberté, qui autrement se perdrait dans l'orage des émotions. Les personnages tragiques ont eux-mêmes besoin de ces temps d'arrêt, de ce repos, pour se recueillir ; car ce ne sont pas des êtres réels, qui ne font qu'obéir à l'impulsion du moment et représentent simplement un individu, mais des personnes idéales, des représentants du genre humain, qui expriment le fond même de l'humanité. La présence du chœur, qui les entend comme témoin et juge, et qui, par son intervention, tempère les premiers éclats de leur passion, motive ce qu'il y a de réfléchi dans leur action et la dignité de leur langage. Ils jouent déjà en quelque sorte sur un théâtre naturel, puisqu'ils parlent et agissent devant des spectateurs, et par cela même ils deviennent d'autant plus aptes à parler devant un public sur une scène artificielle.

Voilà ce que je voulais dire sur les raisons et le droit que j'avais de ramener le chœur des anciens sur la scène tragique. Les chœurs, il est vrai, sont chose déjà connue dans la tragédie moderne; mais le chœur de la tragédie grecque, tel que je l'ai employé ici, le chœur comme personnage idéal unique qui soutient et accompagne toute l'action, ce chœur-là est essentiellement différent de ces chœurs qui sentent l'opéra, et quand, à l'occasion de la tragédie grecque, j'entends, au lieu d'un chœur, parler des chœurs, je soupçonne aussitôt qu'on ne sait pas bien de quoi l'on parle. Le chœur de l'ancienne tragédie n'a jamais, que je sache, depuis qu'elle est tombée, reparu sur la scène.

J'ai, il est vrai, divisé le chœur en deux parties et je l'ai représenté en lutte avec lui-même; mais cela n'a lieu que lorsqu'il prend part à l'action comme personnage réel et foule aveugle. En tant que chœur et personnage idéal, il est toujours d'accord avec lui-même. J'ai changé le lieu et plusieurs fois fait sortir le chœur; mais Eschyle, le créateur de la tragédie, et Sophocle, le plus grand maître dans cet art, se sont donné la même liberté.

Une autre licence que je me suis permise pourrait bien être plus difficile à justifier. J'ai employé, mêlés ensemble, la religion chrétienne et le polythéisme grec; j'ai même fait allusion à la superstition des Maures. Mais le lieu de la scène est Messine, où ces trois religions, soit par elles-mêmes et vivantes, soit par des monuments, continuaient d'exercer leur influence et de parler aux sens. Puis je considère comme un droit de la poésie de traiter ces diverses religions comme formant un tout collectif pour l'imagination, dans lequel tout ce qui a un caractère propre, tout ce qui exprime une manière propre de sentir, trouve sa place. Sous le voile de toutes les religions réside la religion même, l'idée du divin, et il doit être permis au poëte de l'exprimer sous la forme qui, à chaque fois, lui paraît la plus commode et la plus frappante.

PERSONNAGES.

DONNA ISABELLA, princesse de Messine.
DON MANUEL, DON CÉSAR, } ses fils.
BÉATRICE.
DIÉGO.
MESSAGERS.
LE CHŒUR, formé de la suite des deux frères
LES ANCIENS DE MESSINE, personnages muets

LA

FIANCÉE DE MESSINE[1].

La scène est une vaste salle avec des colonnes : des deux côtés, il y a une entrée; au fond, une grande porte à deux battants conduit à une chapelle.

DONNA ISABELLA, *en grand deuil;* LES ANCIENS DE MESSINE *sont debout autour d'elle.*

ISABELLA.

Obéissant à la nécessité, non à ma propre impulsion, je parais devant vous, chefs vénérables de cette ville; je viens des retraites silencieuses de mon gynécée, dévoiler mon visage à vos regards virils. C'est qu'il convient à la veuve qui a perdu, dans son époux, la lumière et la gloire de sa vie, de dérober aux yeux du monde, dans une muette enceinte, sa triste présence, la sombre nuit dont son deuil l'enveloppe; mais, inexo-

1. Pour les représentations de la *Fiancée de Messine*, à Weimar et à Lauchstædt, Schiller divisa la pièce en actes et en scènes.

Le premier acte, formé de sept scènes, finissait à ces paroles du chœur (p. 292) : «.... Quand ils approchent et réellement se montrent. »

Le second acte commençait par le monologue de Béatrice dans le jardin (p. 292), et se composait de six scènes.

La première scène du *troisième* acte, qui en comprenait cinq, était la dispute des deux Chœurs (p. 310).

La scène entre Isabella et Diègo (p. 322) ouvrait le quatrième et dernier acte, divisé en dix scènes.

En arrangeant ainsi la pièce pour le théâtre, Schiller avait fait partout, et principalement au dernier acte, des coupures assez considérables.

rable, toute-puissante, la voix du présent devoir me ramène impérieusement à la lumière d'un monde oublié.

La lune n'a pas encore renouvelé deux fois son disque lumineux, depuis que j'ai conduit à l'asile de son dernier repos mon auguste époux, qui commandait à cette ville en maître souverain, vous protégeant, de sa main puissante, contre un monde ennemi qui de toutes parts vous investit. Lui-même, il n'est plus; mais son esprit continue de vivre dans un couple vaillant de héros, dans deux fils glorieux, l'orgueil de ce pays. Vous les avez vus grandir au milieu de vous, dans leur force et leur ardeur; mais avec eux a grandi de même, née d'un germe fatal et mystérieux, une funeste haine fraternelle, qui, rompant la joyeuse concorde de l'enfance, a mûri, de plus en plus terrible, avec le progrès des ans. Jamais je n'ai joui de leur union. Tous deux également, je les ai nourris sur mon sein; j'ai partagé également entre eux mon amour et mes soins, et je sais que tous deux me chérissent avec une filiale tendresse. Ils sont d'accord par ce seul sentiment; pour tout le reste, une discorde sanglante les divise.

Tant que régna, il est vrai, leur père redouté, il tint en bride leur bouillante ardeur par l'imposante justice d'une égale sévérité, et il courba, les unissant sous un même joug de fer, leur sens opiniâtre. Il ne leur était permis ni d'approcher armés l'un de l'autre, ni de passer la nuit dans les mêmes murs. De la sorte, il contint sans doute, par la puissante rigueur de ses ordres, la farouche explosion de leur instinct fougueux; mais il laissa la haine, non amendée, au fond de leur cœur... L'homme fort dédaigne d'obstruer la source qui murmure, parce qu'il peut avec puissance s'opposer au torrent.

Ce qui devait arriver arriva. Quand la mort lui eut fermé les yeux, et que sa main vigoureuse ne les maîtrisa plus, la vieille haine éclata, comme éclate en libre flamme l'ardeur d'un feu comprimé. Je vous dis là ce dont vous êtes tous les témoins: Messine se divisa, la lutte fraternelle rompit les liens sacrés de la nature et donna le signal à la discorde universelle; le glaive frappa le glaive, la ville devint un champ de bataille; oui, ces salles mêmes furent arrosées de sang.

Les liens de l'État, vous les avez vus brisés; mais mon cœur

aussi s'est brisé au dedans de moi.... Vous n'avez senti que la souffrance publique, et vous vous êtes peu inquiétés de la douleur de la mère. Vous êtes venus à moi et vous avez dit cette dure parole : « Tu vois que la discorde fraternelle de tes fils allume la guerre civile dans cette cité, qui, entourée de toutes parts de voisins malveillants, ne résiste à l'ennemi que par la concorde.... Tu es la mère! Eh bien, vois comment tu peux apaiser la querelle sanglante de tes fils. Que nous importe, paisibles que nous sommes, la lutte de nos maîtres? Veux-tu que nous périssions parce que tes fils se combattent avec fureur? Nous voulons pourvoir nous-mêmes, sans eux, à nos intérêts, et nous donner à un autre maître qui veuille notre bien et le puisse assurer. »

Voilà ce que vous avez dit, hommes durs et sans pitié, ne songeant qu'à vous et à votre ville, et vous avez encore jeté le poids du malheur public sur ce cœur qu'accablaient assez déjà les angoisses et les soucis maternels. J'ai entrepris une œuvre désespérée; je me suis jetée, avec mon cœur déchiré, mon cœur de mère, entre les deux furieux, implorant la paix.... Sourde aux refus, active, infatigable, je leur ai envoyé, tour à tour à tous deux, message sur message, jusqu'à ce que j'obtins par mes maternelles prières qu'ils consentissent à se voir face à face, sans inimitié, dans cette ville de Messine, dans le palais paternel : ce qui jamais n'eut lieu depuis la mort de leur père.

Voici le jour! A chaque heure, j'attends le messager qui doit m'apporter la nouvelle de leur approche.... Soyez donc prêts à recevoir vos maîtres, avec respect, comme il convient à des sujets. Ne songez qu'à remplir votre devoir et laissez-nous pourvoir à tout le reste. La querelle de mes fils était funeste au pays et funeste à eux-mêmes. Réconciliés, unis, ils sont assez puissants pour vous protéger contre tout un monde, et pour se faire justice.... contre vous! (*Les Anciens s'éloignent en silence, la main sur la poitrine. Isabella fait signe à un vieux Serviteur, qui reste sur la scène.*)

ISABELLA, DIÉGO.

ISABELLA.

Diégo!

DIÉGO.

Qu'ordonne ma souveraine?

ISABELLA.

Serviteur éprouvé! cœur loyal! approche. Tu as partagé ma souffrance, ma douleur, partage donc aussi le bonheur de l'heureuse mère. J'ai confié à ton sein fidèle mon secret triste et doux, dépôt sacré. Le moment est venu où il doit paraître à la lumière du jour. Trop longtemps déjà j'ai étouffé la voix puissante de la nature, parce qu'une volonté étrangère régnait encore en souveraine sur moi. Maintenant cette voix peut s'élever librement; je veux qu'aujourd'hui même mon cœur soit satisfait, et que cette maison, qui fut longtemps déserte, rassemble tout ce qui m'est cher.

Dirige donc tes pas appesantis par l'âge vers ce cloître bien connu qui me garde un si cher trésor. C'est toi, âme fidèle, qui me le cachas dans ce lieu pour des jours meilleurs, et rendis à la triste mère ce triste service. Aujourd'hui, que ce soit encore toi qui joyeusement ramènes à la mère ravie ce précieux gage! (*On entend dans le lointain sonner les trompettes.*) Oh! hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse tes pas! J'entends le son des clairons guerriers qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (*Diégo sort. La musique se fait entendre aussi du côté opposé, et elle se rapproche de plus en plus.*)

Tout Messine est en mouvement.... Écoute! un torrent de voix confuses roule vers nous à grand bruit.... Ce sont eux! Mon cœur maternel bat avec force, il sent la puissance et l'attrait de leur approche. Ce sont eux! O mes enfants, mes enfants! (*Elle s'élance dehors.*)

LE CHŒUR *entre. Il se compose de deux Demi-Chœurs, qui entrent en même temps, de deux côtés opposés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène; ils font le tour du théâtre, puis se rangent, chacun du côté où il est entré. L'un est formé de chevaliers plus âgés, l'autre de plus jeunes; ils se distinguent par des couleurs et des insignes différents. Quand les deux Chœurs sont placés, l'un vis-à-vis de l'autre, la musique se tait, et les deux Coryphées parlent tour à tour* [1].

PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Je te salue avec respect, salle splendide, royal berceau de mes maîtres, voûte majestueuse que soutiennent des colonnes!

Que le glaive repose dans le fourreau profond, que la furie de la guerre, avec sa chevelure de serpents, demeure enchaînée devant les portes, car le seuil inviolable de la maison hospitalière est gardé par le Serment, le fils d'Érinnys, le plus redoutable des dieux de l'enfer.

SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Mon cœur irrité se révolte dans ma poitrine, mon poing se serre pour le combat, car je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. J'ai peine à commander à mon sang qui bouillonne. L'honorerai-je de ma parole? ou obéirai-je à l'ardeur de mon courroux? Mais l'Euménide m'épouvante, gardienne de ce séjour, et le règne de la paix de Dieu.

PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Une plus sage retenue convient à l'âge; j'ai plus de raison, et je salue d'abord.

(*Au second Chœur.*) Sois le bienvenu, toi qui partages mes sentiments fraternels et qui, comme moi, crains et vénères les dieux protecteurs de ce palais! Puisque nos princes s'entretiennent avec douceur, nous voulons maintenant, de sang-froid,

1. L'auteur, en envoyant son manuscrit au théâtre de Vienne, y a joint une proposition touchant la manière dont on pourrait distribuer les parties du chœur entre des personnages divers. Le premier chœur se composerait de Gaétan, Bérenger, Manfred, Tristan et huit chevaliers de Don Manuel; le second, de Bohémond, Roger, Hippolyte et neuf chevaliers de Don César. On a marqué dans cette édition ce que chacun de ces personnages aurait à dire, d'après le plan de l'auteur. (*Note de l'édition allemande des Œuvres complètes.*)

échanger, nous aussi, d'innocentes paroles de paix; car elle est bonne aussi, la parole qui guérit l'âme. Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

TOUT LE CHŒUR.

Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

PREMIER CHŒUR (BÉRENGER).

Ce n'est pas toi que je hais! Ce n'est pas toi qui es mon ennemi! car une même ville nous a enfantés, et ils sont, eux, une race étrangère. Mais quand les princes se combattent, il faut que les serviteurs se tuent et s'immolent. Tel est l'ordre, tel est le droit.

SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

A eux de savoir pourquoi ils luttent et se haïssent d'une haine sanglante; il ne m'importe, à moi! Mais nous combattons leurs combats. Celui-là n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef!

TOUT LE CHŒUR.

Mais nous combattons leurs combats. Celui-là n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

UN HOMME DU CHŒUR (BÉRENGER).

Écoutez ce que j'ai pesé en moi-même, comme je suivais, inoccupé et tout entier à mes pensées, les sentiers que bordent les hautes moissons ondoyantes.

Dans la fureur du combat, nous n'avons ni réfléchi, ni délibéré : notre sang bouillant nous aveuglait.

Ne sont-elles pas à nous, ces moissons? Ces ormeaux, où la vigne s'entrelace, ne sont-ils pas les enfants de notre soleil? Ne pourrions-nous, dans une douce jouissance, filer des jours innocents et joyeux, gagner gaiement une vie facile? Pourquoi, d'une ardeur emportée, tirons-nous le glaive pour une race étrangère? Elle n'a aucun droit sur ce sol. Elle est venue, sur un navire apporté par les flots, des bords empourprés du couchant; nous l'avons reçue en hôtes (je veux dire nos pères.... ce temps est loin de nous), et maintenant nous nous voyons soumis comme des esclaves à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHOEUR (MANFRED).

Oui ! nous habitons une heureuse contrée que le soleil, dans sa course céleste, éclaire de rayons toujours bienfaisants, et nous pourrions en jouir gaiement; mais elle ne peut se clore ni se murer, et les flots de la mer qui de toutes parts l'entourent nous livrent au hardi corsaire qui croise audacieusement sur nos côtes. Nous avons à garder des trésors d'abondance qui ne font qu'attirer l'épée de l'étranger. Nous sommes esclaves dans nos propres demeures, le pays ne peut protéger ses enfants. Ce n'est pas aux lieux où rit la blonde Cérès et Pan, le dieu paisible qui garde les guérets, c'est où croît le fer dans les flancs des montagnes, que naissent les dominateurs de la terre.

PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Les biens de la vie sont inégalement partagés entre la race éphémère des humains; mais la nature est éternellement juste. A nous, elle a donné la séve et l'abondance, qui sans cesse se crée et se renouvelle; à eux est échue la volonté puissante et l'indomptable vigueur. Armés de la force terrible, ils accomplissent ce qui plaît à leur cœur et remplissent la terre d'un bruit formidable; mais derrière les hauts sommets est le précipice, la chute profonde, retentissante.

Aussi je m'applaudis de séjourner en bas, caché dans ma faiblesse. Ces violents torrents d'orage que forment les grains infinis de la grêle et les cataractes des nuées, viennent et bondissent avec un sourd fracas, emportent les ponts dans leur cours, emportent les digues, noyées dans leurs flots tonnants : rien ne peut arrêter leur violence. Mais ils sont la création du moment; la trace redoutable de leur cours va se perdre et disparaître dans le sable : la destruction seule la révèle.... Les conquérants étrangers viennent et s'en vont; nous obéissons, mais nous demeurons.

La porte du fond s'ouvre. DONNA ISABELLA *paraît entre ses deux fils,* DON MANUEL *et* DON CÉSAR.

LES DEUX CHOEURS.

Honneur et gloire à ce brillant soleil qui se lève à nos yeux! Je vénère à genoux ton front auguste.

PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Belle est la clarté plus douce de la lune, parmi l'éclat scintillant des étoiles! Belle aussi est l'aimable majesté de la mère auprès de l'ardente vigueur de ses fils! La terre ne nous offre ni son image ni rien de comparable.

* Placée au suprême sommet de la vie, en elle se résume et s'achève toute beauté : la mère et ses fils forment la couronne sublime d'un monde accompli.

L'Église même, la divine Église, ne place rien de plus beau sur le trône céleste; l'art lui-même, l'art né de Dieu, ne crée rien de plus grand que la mère avec son fils*[1].

SECOND CHOEUR (BÉRENGER).

Elle voit avec bonheur s'élever de son sein un arbre florissant, qui à jamais se renouvelle par ses rejetons. Car elle a enfanté une race qui accompagnera le soleil dans sa révolution et donnera son nom au cours infini du temps.

(ROGER.)

Le bruit des peuples s'éteint, le murmure des noms; le sombre oubli étend ses ailes plus noires que la nuit sur des générations entières.

Mais les fronts solitaires des princes brillent, éclairés toujours, et l'aurore les touche de ses éternels rayons, comme les sommets qui dominent le monde.

ISABELLA, *s'avançant avec ses fils.*

Abaisse ici tes regards, reine auguste du ciel, et tiens ta main sur ce cœur, pour qu'il ne s'élève pas, enflé d'orgueil. Car, dans sa joie, une mère peut aisément s'oublier, quand elle se mire dans l'éclat de ses enfants. Pour la première fois, depuis que je les ai enfantés, j'embrasse toute la plénitude de mon bonheur; car, jusqu'à ce jour, j'ai dû me contraindre, et faire deux parts des douces effusions de mon cœur; il me fallait oublier entièrement l'un de mes fils, quand je jouissais de la présence de l'autre. Oh! mon amour maternel est unique, et toujours mes fils étaient deux!... Dites, puis-je, sans trembler, puis-je m'abandonner au doux empire de mon cœur enivré? (*A don Ma-*

1. D'après l'intention de l'auteur, les mots entre astérisques devaient être omis au théâtre.

nuel.) Quand je presse tendrement la main de ton frère, ne te semble-t-il plus que j'enfonce un trait dans ton sein ? (*A don César.*) Quand je repais mon cœur de sa vue, n'est-ce plus un larcin que je te fais ?... Oh ! je tremble malgré moi que cet amour même que je vous témoigne ne fasse qu'attiser encore les flammes de votre haine. (*Après les avoir regardés l'un et l'autre en les interrogeant des yeux.*) Que puis-je me promettre de vous ? Parlez ! Dans quels sentiments êtes-vous venus ici ? Est-ce encore votre vieille haine irréconciliable que vous apportez dans la maison de votre père, et la guerre attend-elle toujours là dehors, aux portes du palais, la guerre, enchaînée pour un instant à peine, et grinçant les dents sur son frein d'airain, pour se déchaîner bientôt avec une nouvelle fureur, dès que vous m'aurez quittée ?

LE CHŒUR (BOHÉMOND).

La guerre ou la paix ! Les chances du sort sont encore cachées dans les ténèbres au sein de l'avenir ! mais, avant que nous nous séparions, ce sera chose décidée, et nous sommes prêts et disposés pour l'une comme pour l'autre.

ISABELLA, *promenant ses regards sur tout le cercle.*

Et quel aspect terrible et guerrier ! Pourquoi ces hommes ici ? Est-ce un combat qui s'apprête dans ces salles ? A quoi bon cette troupe étrangère, lorsqu'une mère veut ouvrir son cœur devant ses enfants ? Jusque dans le sein d'une mère, craignez-vous donc les piéges de la ruse et la trahison perfide, que vous vous entourez si timidement de défenseurs ?... Oh ! ces bandes farouches qui vous suivent, ces prompts ministres de votre colère.... ils ne sont point vos amis ! Ne croyez pas qu'ils aient en vue votre bien et vous donnent de bons conseils ! Comment pourraient-ils, de cœur, s'accorder avec vous, avec des étrangers, des envahisseurs, avec la race qui les a chassés de leur propre héritage et s'est arrogé sur eux la domination ? Croyez-moi ! Chacun aime à vivre libre, à sa guise, selon ses propres lois, et l'on supporte avec une haine envieuse l'empire de l'étranger. Ce n'est qu'à votre puissance et à leur crainte que vous devez leur obéissance, qu'ils vous refuseraient volontiers. Apprenez à connaître cette race fausse et sans cœur ! La joie maligne que votre mal leur donne les venge de votre prospérité et de votre

grandeur. La chute de leurs maîtres, la ruine des dominateurs, est le sujet de leurs chants et de leurs entretiens; c'est là ce que le fils transmet au petit-fils, ce qui pour eux abrége les longues nuits d'hiver.... O mes fils! Le monde est plein de haine et de fausseté! Chacun n'aime que soi. Ils sont incertains, et lâches, et mobiles, tous les liens formés par le fragile bonheur.... Le caprice dénoue ce que le caprice a noué.... La nature seule est sincère! Seule, elle demeure à l'ancre, seule attachée au sol inébranlable, tandis que tout le reste flotte au hasard sur les vagues orageuses de la vie.... Le penchant vous donne un ami, l'intérêt un compagnon; heureux celui à qui la naissance a donné un frère!... La fortune ne peut le donner.... Il a un ami que la nature même attacha à son être; grâce à elle, ils sont là deux, contre un monde plein de guerres et de perfidies.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Oui, c'est une auguste chose (comment ne pas la vénérer?) que la royale pensée d'une souveraine! Elle considère avec une calme clairvoyance la conduite et les actions des hommes; mais nous, une impulsion confuse nous pousse, étourdis et aveugles, à travers le tumulte de la vie.

ISABELLA, *à don César.*

Toi qui tires le glaive contre ton frère, regarde autour de toi, dans toute cette troupe, où est une plus noble figure que celle de ton frère? (*A don Manuel.*) Qui, entre tous ces hommes que tu appelles tes amis, oserait se placer auprès de ton frère! Chacun des deux est le modèle de son âge; ils ne ressemblent ni ne le cèdent l'un à l'autre. Osez vous regarder en face! O fureur de la jalousie, de l'envie! Tu l'aurais choisi entre mille pour l'aimer, tu l'aurais pressé sur ton cœur comme ton unique ami, et maintenant que la sainte nature te l'a donné, te l'a offert dès le berceau, tu foules aux pieds son présent par un superbe caprice, et attentes à ton propre sang, pour te prodiguer à qui vaut moins, pour t'attacher à l'ennemi, à l'étranger!

DON MANUEL.

Écoute-moi, ma mère!

DON CÉSAR.

Ma mère, écoute-moi!

ISABELLA.

Ce ne sont point des paroles qui peuvent terminer cette triste querelle.... Il n'est plus possible ici de distinguer le mien et le tien, l'offense de la vengeance.... Qui pourrait encore retrouver l'antique et premier lit du torrent de soufre qui s'est débordé en flammes ? Tout ensemble est le terrible produit du feu souterrain ; une couche de lave a couvert d'une épaisse écorce le sain et bon sol, et nulle part le pied ne foule que les ravages.... Je ne veux suggérer à vos cœurs que cette seule pensée : le mal que l'homme, dans la plénitude de sa raison, fait à un autre homme, se pardonne et s'expie à grand'peine, je veux le croire. L'homme s'obstine dans sa haine, et le temps ne peut changer la résolution qu'il arrête après mûr examen. Mais l'origine de votre querelle remonte aux premiers temps de l'enfance sans raison ; son âge même devrait vous désarmer. Demandez à vos souvenirs ce qui d'abord vous a divisés : vous ne le savez pas, et, quand vous le découvririez, vous auriez honte de cette puérile discorde. Et pourtant c'est cette première lutte d'enfants qui, propagée par un enchaînement funeste, a tout produit, jusqu'aux plus récentes offenses du jour présent ; car tous les actes les plus graves commis jusqu'à ce jour ne sont que les fruits du soupçon et de la vengeance.... Et cette guerre d'enfants, vous en voudriez continuer les combats, maintenant que vous êtes hommes ? (*Leur prenant la main à tous deux.*) O mes fils ! venez, décidez-vous à effacer réciproquement le compte du passé ; car le tort est égal des deux côtés. Soyez généreux et remettez-vous l'un à l'autre la dette immense que vous ne sauriez acquitter. Le plus divin des triomphes, c'est le pardon. Jetez-la dans le tombeau de votre père, cette vieille haine de la première enfance. Que votre vie nouvelle soit consacrée au noble amour, à la concorde, à la réconciliation. (*Elle recule d'un pas, comme pour leur laisser entre eux la place de s'approcher l'un de l'autre. Ils fixent tous deux les yeux sur le sol sans se regarder.*)

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Écoutez le discours d'une mère qui vous exhorte ; elle dit, en vérité, de graves paroles. A votre gré, cessez et terminez la querelle, ou, si vous le voulez, continuez-la. Ce que vous pré-

fèrez est pour moi la justice: vous êtes les maîtres et je suis le serviteur.

ISABELLA, *après avoir gardé quelque temps le silence et attendu vainement une manifestation des deux frères, reprend avec une douleur étouffée.*

Maintenant je ne sais plus rien. J'ai vidé mon carquois, épuisé les conseils, la force des prières. Il dort dans la tombe, celui dont la puissance vous domptait, et votre mère est là, impuissante, entre vous.... Achevez! vous avez plein pouvoir. Obéissez au malfaisant génie qui vous pousse, aveugles et furieux; ne respectez pas le saint autel du dieu domestique; faites de ce palais même qui vous donna le jour le théâtre de vos mutuels attentats. Sous les yeux de votre mère, exterminez-vous de vos propres mains, non par la main d'autrui. Corps à corps, comme le couple thébain, attaquez-vous l'un l'autre, et, luttant avec fureur, enlacez-vous d'une étreinte d'airain. Prenant vie pour vie, que chacun de vous triomphe, enfonçant le poignard dans le sein de l'autre, et, pour que la mort même n'apaise point votre discorde, que la flamme aussi, la rouge colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher, se divise et s'écarte, emblème affreux de votre mort et de votre vie. (*Elle sort. Les Frères demeurent encore, comme avant, éloignés l'un de l'autre.*)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Ce ne sont que des paroles qu'elle a dites, mais elles ont brisé dans mon sein dur comme le roc toute allégresse et toute ardeur. Ce n'est pas moi qui ai versé le sang fraternel, je lève au ciel des mains pures. Vous êtes frères! Considérez la fin!

DON CÉSAR, *sans regarder don Manuel.*

Tu es le frère aîné, parle! Je céderai sans honte au premier-né.

DON MANUEL, *dans la même attitude.*

Dis quelque bonne parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que me donnera mon frère plus jeune.

DON CÉSAR.

Ce n'est pas que je me reconnaisse plus coupable ou que je me sente même plus faible....

DON MANUEL.

Qui connaît don César ne l'accusera pas de manquer de courage : s'il se sentait plus faible, son langage serait plus fier.

DON CÉSAR.

L'opinion que tu as de ton frère est-elle aussi haute?

DON MANUEL.

Tu es trop fier pour t'abaisser, moi pour mentir.

DON CÉSAR.

Mon noble cœur ne supporte pas le mépris. Mais, dans le plus vif acharnement du combat, tu parlais dignement, je le sais, de ton frère.

DON MANUEL.

Tu ne veux point ma mort; j'en ai des preuves. Un moine s'offrit à toi pour me tuer traîtreusement: tu punis le traître.

DON CÉSAR *s'approche un peu.*

Si je t'avais plus tôt connu si juste, bien des choses ne seraient point arrivées.

DON MANUEL.

Et si j'avais su que ton cœur était si ouvert à la réconciliation, j'aurais épargné bien des peines à ma mère.

DON CÉSAR.

On t'avait dépeint à moi bien plus orgueilleux.

DON MANUEL.

C'est la malédiction des grands que les inférieurs s'emparent de leur oreille trop ouverte.

DON CÉSAR, *vivement.*

C'est cela. Ce sont nos serviteurs qui ont tous les torts....

DON MANUEL.

Qui ont aliéné nos cœurs par une haine amère....

DON CÉSAR.

Qui portaient et rapportaient de méchants propos....

DON MANUEL.

Envenimaient tous nos actes par de fausses interprétations....

DON CÉSAR.

Entretenaient la plaie qu'ils auraient dû guérir....

DON MANUEL.

Attisaient la flamme qu'ils pouvaient éteindre.

DON CÉSAR.

C'est nous qui étions égarés et trompés!

DON MANUEL.

L'aveugle instrument de la passion d'autrui!

DON CÉSAR.

Est-il vrai que tout le reste est perfide?...

DON MANUEL.

Et faux! Ma mère le dit, tu peux le croire!

DON CÉSAR.

Alors je veux prendre cette main fraternelle.... (*Il lui tend la main.*)

DON MANUEL *la saisit vivement.*

Je n'en ai pas de plus proche dans tout cet univers. (*Ils se tiennent par la main et se regardent quelque temps en silence.*)

DON CÉSAR.

Je te regarde, et, surpris, étonné, je retrouve en toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL.

Et je découvre en toi une ressemblance qui m'émeut et m'étonne plus encore.

DON CÉSAR.

Est-ce bien toi qui as pour ton jeune frère un si aimable accueil, de si bonnes paroles?

DON MANUEL.

Ce jeune homme au cœur d'ami, aux sentiments tendres, est-ce là ce frère haineux et malveillant? (*Nouveau silence. Ils s'oublient à se contempler l'un l'autre.*)

DON CÉSAR.

Tu prétendais à ces chevaux de race arabe, de l'héritage de notre père. Je les ai refusés aux chevaliers que tu m'as envoyés.

DON MANUEL.

Ils t'agréent, je n'y pense plus.

DON CÉSAR.

Non, prends les chevaux; prends aussi le char de notre père; prends-les, je t'en conjure!

DON MANUEL.

J'y consens, si tu veux prendre possession du château au bord de la mer, que nous nous sommes vivement disputé.

DON CÉSAR.

Je ne le prendrai pas, mais je veux bien que nous l'habitions fraternellement ensemble.

DON MANUEL.

Qu'il en soit ainsi! Pourquoi posséder à part les biens, quand les cœurs sont unis?

DON CÉSAR.

Pourquoi vivre plus longtemps séparés, quand, par notre union, nous serons chacun plus riches?

DON MANUEL.

Nous ne sommes plus divisés; nous sommes réunis. (*Il se jette dans les bras de don César.*)

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN), *au second.*

Pourquoi nous tenir encore éloignés comme des ennemis, quand nos princes s'embrassent avec amour? Je suis leur exemple et je t'offre la paix. Voulons-nous donc nous haïr éternellement? S'ils sont frères par les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfants d'une même terre. (*Les deux Chœurs s'embrassent.*)

UN MESSAGER *entre.*

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND), *à don César.*

Je vois, seigneur, revenir l'explorateur que tu avais envoyé. Réjouis-toi, don César! Un heureux message t'attend, car la joie brille dans les regards de celui qui vient.

LE MESSAGER.

O jour heureux pour moi! heureux pour la ville, enfin délivrée de sa malédiction! Mes yeux jouissent du plus beau spectacle. Je vois les fils de mon maître, nos princes, la main dans la main, converser paisiblement, eux que j'avais laissés en proie à la fureur du combat.

DON CÉSAR.

Tu vois l'amour, comme un phénix rajeuni, sortir des flammes de la haine.

LE MESSAGER.

Au premier bonheur, j'en ajoute un second! Mon bâton de messager reverdit, poussant des branches nouvelles.

DON CÉSAR, *le menant à l'écart.*

Dis-moi ce que tu viens m'apprendre.

LE MESSAGER.

Un seul jour rassemble toutes les joies. Celle qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est trouvée aussi, Seigneur ; elle n'est pas loin!

DON CÉSAR.

Elle est trouvée! Oh! où est-elle? Parle.

LE MESSAGER.

C'est ici, dans Messine, qu'elle se cache.

DON MANUEL, *tourné vers le premier Demi-Chœur.*

Je vois briller d'une ardente rougeur les joues de mon frère, et son œil étincelle. Je ne sais ce que c'est, mais c'est la couleur de la joie, et, heureux avec lui, je la partage.

DON CÉSAR, *au Messager.*

Viens, conduis-moi!... Adieu, don Manuel! nous nous retrouverons dans les bras de notre mère; maintenant une pressante affaire m'appelle hors d'ici. (*Il veut sortir.*)

DON MANUEL.

Ne la diffère pas. Que le bonheur t'accompagne!

DON CÉSAR *se ravise et revient.*

Don Manuel! Plus que je ne puis dire, ton aspect me réjouit.... Oui, déjà je le pressens, nous nous aimerons comme deux amis de cœur. Germe longtemps comprimé, notre amour fleurira plus vif, plus ardent, à la chaleur d'un soleil nouveau. Je réparerai la vie perdue.

DON MANUEL.

La fleur promet de beaux fruits.

DON CÉSAR.

Il n'est pas bien, je le sens et je me le reproche, de m'arracher maintenant de tes bras. Ne pense pas que je sente moins vivement que toi, si j'abrége brusquement cette heure douce et solennelle.

DON MANUEL, *avec une distraction visible.*

Obéis à la loi du moment. Dès ce jour, toute notre vie appartient à l'amour.

DON CÉSAR.

Si je te découvrais ce qui m'appelle hors d'ici....

DON MANUEL.

Laisse-moi ton cœur! Garde ton secret.

DON CÉSAR.

Qu'il n'y ait pas non plus désormais de secret entre nous; je veux que bientôt ce sombre et dernier pli s'efface. (*Se tournant vers le Chœur.*) Je vous le déclare, pour que tous vous le sachiez! la guerre est finie entre mon frère bien-aimé et moi. Je tiendrai pour ennemi, pour auteur d'une mortelle offense, et je haïrai, à l'égal des portes de l'enfer, celui qui rallumera, pour en faire jaillir de nouvelles flammes, l'étincelle éteinte de notre querelle.... Qu'on n'espère pas me plaire ou recueillir ma reconnaissance, en me disant du mal de mon frère, en relevant pour la lancer plus loin, avec l'empressement d'une perfide obligeance, la flèche empoisonnée de la parole rapide.... Elle ne prend point racine sur les lèvres, la parole étourdie qui échappe à la prompte colère; mais, recueillie par l'oreille du soupçon, elle se glisse, comme la plante rampante, poussant ses jets à l'infini, et s'attache au cœur qu'elle entoure de ses mille rameaux. Et ainsi les bons, les meilleurs finissent par s'engager dans des dissensions confuses et sans remède. (*Il embrasse encore une fois son frère et sort, accompagné du second Chœur.*)

DON MANUEL *et* LE PREMIER CHOEUR.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Seigneur, je te regarde, frappé d'étonnement, et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. Tu réponds, par d'avares paroles, à grand'peine, au langage ami de ton frère qui vient au-devant de toi, le cœur ouvert et bienveillant. Tu restes là, perdu dans tes pensées, semblable à un homme qui rêve, comme si ton corps seul était ici, et ton âme bien loin. Qui te verrait ainsi, pourrait aisément t'accuser de froideur, d'indifférence orgueilleuse. Mais moi, je ne veux pas pour cela te taxer d'insensibilité, car tu portes autour de toi le regard serein de l'homme heureux, et le sourire se joue sur tes lèvres.

DON MANUEL.

Que puis-je dire? que répondre? Mon frère, je le conçois, trouve des paroles. Un sentiment tout nouveau le saisit, le sur-

prend, il sent la vieille haine s'évanouir de son sein, et jouit avec admiration du changement de son cœur. Moi.... je n'ai pas apporté de haine en ces lieux, à peine sais-je encore pourquoi nous engagions cette lutte sanglante. Car, sur les ailes de la joie, mon âme plane au-dessus de toutes les choses de la terre; et dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages de la vie se sont évanouis, tout sombre pli s'est effacé.... Je contemple ces portiques, ces salles, et je me figure le joyeux saisissement de ma fiancée surprise, stupéfaite, quand je la conduirai, comme princesse et souveraine, par les portes de ce palais.... Jusqu'ici, celui qu'elle aime n'est à ses yeux que son amant. C'est à un étranger, à un homme sans nom, qu'elle s'est donnée. Elle ne soupçonne pas que c'est don Manuel, le prince de Messine, qui couronnera son beau front du diadème d'or. Qu'il est doux de rendre heureux ce qu'on aime, par la gloire et l'éclat d'une grandeur inespérée! Depuis longtemps je me ménageais ce ravissement suprême. Sans doute, sa beauté sera toujours sa plus grande parure, mais la majesté ne peut-elle parer encore la beauté? Le cercle d'or rehausse l'éclat du diamant.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Pour la première fois, Seigneur, j'entends ta bouche, jusqu'ici muette, rompre le sceau d'un long silence. Depuis longtemps je te suivais d'un regard curieux, soupçonnant un rare et merveilleux secret; mais je n'ai osé te demander ce que tu me cachais ainsi dans une profonde obscurité. Les joies ardentes de la chasse n'ont plus d'attrait pour toi, ni les coursiers se disputant le prix dans le cirque, ni les victoires du faucon. Tu disparais aux yeux de tes compagnons, toutes les fois que le soleil descend à l'horizon, et, de tout ce chœur, de nous tous qui toujours te suivons dans tous les dangers de la guerre et de la chasse, nul ne peut accompagner tes pas dans le sentier solitaire. Pourquoi, jusqu'à ce jour, enveloppes-tu de ce voile jaloux ton heureux amour? Qui peut contraindre le puissant à dissimuler? car la crainte est loin de ta grande âme.

DON MANUEL.

Le bonheur est ailé et difficile à enchaîner, il ne se garde que sous les verrous. Le silence lui a été donné pour gardien, et il

s'envole rapidement, si l'indiscrétion, avant le temps, se hasarde à entr'ouvrir la porte. Mais maintenant que je suis si près du but, je puis bien rompre le long silence et je le veux faire. Car aux prochains rayons du matin elle sera à moi, et la jalousie du destin funeste n'aura plus sur moi nul pouvoir. Je ne me glisserai plus furtivement auprès d'elle, je n'aurai plus à dérober les fruits d'or de l'amour, à saisir la joie au vol. Le lendemain ressemblera au beau jour de la veille; mon bonheur ne sera pas comme ces éclairs qui passent d'un trait rapide et sont soudain dévorés par la nuit: il sera comme le cours du ruisseau, il coulera comme, du verre qui mesure les heures, coule le sable.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Nomme-nous donc, Seigneur, celle à qui tu as dû ce bonheur mystérieux, afin que nous vantions avec envie ton sort, et que nous honorions dignement la fiancée de notre prince. Dis-nous où tu l'as trouvée, où tu la caches, quel lieu lui offre ce secret asile. Car, dans nos courses vagabondes, nous parcourons l'île en tout sens, par les mille sentiers de la chasse, mais nul vestige ne nous a trahi ton bonheur, et je suis tenté, peu s'en faut, de me persuader qu'elle est enveloppée d'un nuage magique.

DON MANUEL.

Je romprai le charme, car je veux qu'aujourd'hui même le soleil contemple ce qui fut caché. Écoutez donc et apprenez ce qui m'est arrivé. Il y a cinq mois, la puissance de mon père dominait encore dans cette contrée et courbait violemment sous le joug la tête opiniâtre de la jeunesse.... je ne connaissais que les joies farouches des armes, et le plaisir guerrier de la chasse.... Déjà nous avions chassé tout le jour au pied des monts boisés.... quand la poursuite d'une biche blanche m'entraîna bien loin de votre troupe. La bête timide fuyait par les détours de la vallée, à travers les buissons, les ravins, les halliers non frayés; toujours je la voyais devant moi à la distance du trait, mais je ne pouvais ni l'atteindre, ni la tirer, jusqu'à ce qu'enfin elle disparut à mes yeux, à la porte d'un jardin. M'élançant soudain de cheval, je la suis avec ardeur; déjà je balance mon épieu, quand je vois l'animal effrayé couché tout tremblant

aux pieds d'une religieuse, qui de sa douce main le flatte et le caresse. Immobile, stupéfait, je contemple cette merveille, l'épieu à la main, le bras tendu pour le lancer.... mais elle me regarde de ses grands yeux, l'air suppliant. Nous demeurâmes ainsi muets, l'un en face de l'autre.... Combien de temps? je ne puis l'apprécier, car j'avais oublié la mesure du temps. Elle m'enfonça son regard profondément dans l'âme, et soudain mon cœur fut transformé.... Ce que je dis alors, ce que me répondit la ravissante apparition, ne me le demandez pas, car ce souvenir est loin de moi, comme un songe des premiers jours de l'enfance, du crépuscule de la vie. Quand je revins à moi, je sentis son cœur battre contre le mien. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche, il semblait qu'il appelât à l'heure de la prière, et tout à coup, comme les esprits s'évanouissent dans les airs, elle disparut à mes yeux, et je ne la vis plus.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Ton récit, Seigneur, me remplit de crainte. Tu as fait un larcin à Dieu, touché, avec un désir coupable, la fiancée du ciel; car le devoir du cloître est saint d'une sainteté terrible.

DON MANUEL.

Je n'avais plus désormais qu'un chemin à suivre; mes désirs inquiets, chancelants, étaient enchaînés; l'objet de ma vie était trouvé. Et, comme le pèlerin se tourne vers l'Orient, où brille pour lui le soleil de la sainte promesse, ainsi mon esprit, mon ardeur se dirigeaient vers un seul point lumineux du ciel. Pas un jour ne s'élevait du sein des flots et ne s'y replongeait, qui ne réunît deux amants heureux. L'alliance de nos cœurs s'était formée en silence. Seul, au-dessus de nos têtes, le ciel, qui voit tout, était l'intime confident de mon bonheur ignoré; nous n'avions besoin, du reste, du service de nul homme. C'étaient là des heures d'or, des jours bienheureux.... Mon bonheur n'était pas un larcin fait au ciel, car nul vœu n'enchaînait encore ce cœur qui se donnait à moi, comme mon bien, pour toujours.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Ainsi le cloître n'était que l'asile de sa tendre jeunesse, et non le tombeau de sa vie.

DON MANUEL.

Elle était un dépôt sacré, confié à la maison de Dieu, mais qu'on devait réclamer un jour.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Mais à quel sang se glorifie-t-elle d'appartenir ? car un noble cœur ne peut avoir qu'une noble origine.

DON MANUEL.

Elle a grandi sans se connaître elle-même. Elle ne sait ni sa race, ni sa patrie.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Et nulle trace obscure ne peut-elle ramener aux sources inconnues de son être ?

DON MANUEL.

Elle est d'un noble sang, ainsi le confesse le seul homme qui soit instruit de son origine.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Quel est cet homme ? Ne me cache rien ; car, si je ne sais tout, je ne puis te donner d'utiles conseils.

DON MANUEL.

Un vieux serviteur se présente de temps en temps, seul messager entre la fille et la mère.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

De ce vieillard tu n'as rien appris ? La vieillesse a le cœur timide et se plaît à parler.

DON MANUEL.

Jamais je n'ai osé céder à une curiosité qui pouvait compromettre mon bonheur mystérieux.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Mais quel était le sens de ses discours, quand il venait visiter la jeune fille ?

DON MANUEL.

Il la consolait, d'année en année, par l'attente d'un jour qui doit tout éclaircir.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Et ce temps qui doit tout éclaircir, ne l'a-t-il pas désigné par quelque indice plus précis ?

DON MANUEL.

Depuis quelques mois, le vieillard la menaçait d'un prochain changement dans sa destinée.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Il menaçait, dis-tu? Tu crains donc d'être éclairé d'une lumière qui ne te réjouisse point?

DON MANUEL.

Tout changement effraye celui qui est heureux. Où il n'y a point de gain à espérer, on craint de perdre.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Mais cette découverte que tu redoutes peut aussi apporter à ton amour des signes favorables.

DON MANUEL.

Et de même elle pouvait ruiner mon bonheur. Voilà pourquoi j'ai pris le parti le plus sûr, celui de la prévenir.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Comment, Seigneur? Tu me remplis de crainte, et malgré moi je tremble que tu n'aies été trop prompt.

DON MANUEL.

Déjà dans ces derniers mois le vieillard laissait entrevoir, par des signes mystérieux, que le jour n'était plus loin qui la rendrait aux siens. Mais depuis hier il s'est exprimé clairement, il a dit qu'aux premiers rayons de la matinée prochaine.... or c'est le jour qui luit maintenant.... son destin se déciderait. Il n'y avait pas un moment à perdre, ma résolution fut bientôt prise et bientôt exécutée. Cette nuit, j'ai enlevé la jeune fille et je l'ai conduite secrètement à Messine.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Quelle audace! quel téméraire attentat!... Pardonne, Seigneur, la libre sévérité de mon jugement; mais tel est le droit de la vieillesse plus sage, quand la prompte jeunesse s'oublie témérairement.

DON MANUEL.

Non loin du couvent des sœurs de la Miséricorde, dans la paisible solitude d'un jardin, où la curiosité ne pénètre point, je viens à l'instant de me séparer d'elle, accourant ici pour me réconcilier avec mon frère. Je l'ai laissée seule en ce lieu, inquiète et craintive, et ne s'attendant guère qu'on la vienne chercher avec une pompe royale, et qu'on la place, aux yeux de tout Messine, sur le majestueux piédestal de la gloire. Car elle ne doit me revoir que dans l'éclat et l'appareil de la grandeur,

solennellement entouré de votre chœur chevaleresque. Je ne veux pas que la fiancée de don Manuel approche comme une fugitive sans patrie de la mère que je lui donne. Je veux l'introduire royalement, en princesse, dans le château de mes pères.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Ordonne, Seigneur! Nous attendons ton signal.

DON MANUEL.

Je me suis arraché de ses bras, mais je ne serai occupé que d'elle. Car sur-le-champ vous m'accompagnerez au bazar où les Maures exposent en vente tout ce que l'Orient produit de nobles étoffes et de créations de l'art le plus exquis. Choisissez d'abord les sandales élégantes, parure et protection de ses pieds délicats; puis prenez, pour ses vêtements, ces merveilleux tissus de l'Indien qui brillent d'une blancheur pareille aux neiges de l'Etna, les plus voisines de la lumière du ciel, et qu'ils se répandent, légers comme la vapeur du matin, autour de sa taille de jeune fille, de son corps gracieux. Qu'elle soit de pourpre, brochée délicatement de fils d'or, la ceinture qui nouera sa tunique avec grâce au-dessous de son sein pudique. En outre, choisissez le manteau, tissu d'une soie brillante, qui éclate sous une pâle teinture de pourpre, et qu'une cigale d'or l'attache sur l'épaule.... N'oubliez pas non plus les bracelets, qui entoureront ses beaux bras de leurs cercles charmants; ni la parure des perles et du corail, dons merveilleux de la déesse des mers. Qu'autour des boucles de sa chevelure se torde un diadème, formé des pierres les plus précieuses, où le rubis aux jets de flamme croise avec l'émeraude ses éclairs colorés. Que tout en haut, dans sa coiffure, soit fixé le long voile, qui, pareil à un nuage lumineux, flotte autour de sa taille éblouissante, et que la virginale guirlande de myrte achève et couronne ce bel ensemble.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Il sera fait, Seigneur, comme tu ordonnes, car tout ce que tu désires se trouve exposé au bazar, prêt et achevé.

DON MANUEL.

Et alors amenez la plus belle haquenée de mes écuries; qu'elle soit blanche, d'un blanc lumineux, comme les chevaux du dieu du soleil; que la housse soit de pourpre, le harnais et la bride richement ornés de pierreries, car elle doit porter ma

reine. Vous-mêmes, tenez-vous prêts à conduire chez moi votre princesse, dans tout l'éclat de l'appareil chevaleresque, au son joyeux des fanfares. Je vais de ce pas m'occuper de tous ces apprêts; que deux d'entre vous m'accompagnent et que les autres m'attendent.... Ce que vous venez d'entendre, gardez-le au fond de vos cœurs, jusqu'à ce que je rompe le lien de vos lèvres. (*Il sort, accompagné de deux hommes du Chœur.*)

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Dis-moi, qu'allons-nous entreprendre, maintenant que nos princes ont cessé leur querelle, pour remplir le vide des heures et la longueur infinie du temps? Il faut que l'homme ait pour la matinée prochaine une crainte, un espoir, un souci, pour qu'il puisse supporter le poids de l'existence et l'accablante monotonie des jours; il faut que par un souffle rafraîchissant il ride et remue la surface stagnante de la vie.

UN HOMME DU CHŒUR (MANFRED).

Belle est la paix! Elle ressemble à un jeune enfant qui repose au bord d'un paisible ruisseau, et les agneaux bondissent joyeusement autour de lui, paissant le gazon qu'éclaire le soleil. Il tire de sa flûte de doux sons, et l'écho de la montagne s'éveille, ou bien, aux rouges lueurs du couchant, le ruisseau qui murmure le berce et l'endort.... Mais la guerre a aussi son charme et sa gloire, la guerre qui agite la destinée humaine. Moi, j'aime une vie animée; j'aime cet éternel mouvement qui vous fait balancer et flotter sur la vague de la fortune, haute et basse tour à tour.

Car l'homme languit dans la paix; un repos oisif est la tombe du courage. La loi est l'amie du faible, elle ne tend qu'à tout niveler et aplanirait volontiers le monde; mais la guerre fait paraître la force, elle élève tout à une grandeur non commune, même au lâche elle donne du cœur.

UN SECOND (BÉRENGER).

Les temples de l'amour ne sont-ils pas ouverts? Le monde ne court-il pas adorer la beauté? Là est la crainte! là l'espoir! Là est roi qui plaît aux yeux. L'amour aussi agite la vie, il en rehausse les teintes grisâtres. L'aimable fille de l'écume des mers trompe nos belles années par de charmantes illusions, et sur le triste et vulgaire tissu de la réalité elle brode les images des rêves d'or.

UN TROISIÈME (GAÉTAN).

Laissons la fleur au printemps florissant! Que la beauté brille, et qu'il se tresse des guirlandes, celui que parent encore les blondes boucles de la jeunesse; mais à l'âge mûr il convient de servir une divinité plus grave.

LE PREMIER (MANFRED).

Suivons l'austère Diane, l'amie de la chasse, dans la forêt sauvage, là où la nuit des bois est le plus épaisse, et précipitons le bouquetin du haut du rocher. Car la chasse est une image des combats, la joyeuse fiancée du sévère dieu de la guerre.... On est debout dès l'aurore, quand le joyeux fracas des trompes vous appelle dans la vallée au sol fumant, vous invite à franchir les monts, les ravins, à baigner vos membres fatigués dans des flots d'air rafraîchissant.

LE SECOND (BÉRENGER).

Ou voulez-vous vous confier à la déesse azurée qui jamais n'a de repos, et qui, nous offrant son riant miroir, nous attire dans son domaine sans bornes? Nous construirons-nous sur la vague flottante un château qui nage gaiement? Celui qui, de la proue rapide de son vaisseau, laboure la verte plaine, le cristal de l'onde, celui-là épouse la fortune, le monde lui appartient; pour lui, sans qu'il ait semé, la moisson fleurit. Car la mer est le théâtre de l'espérance, l'empire capricieux des hasards. Là le riche devient subitement pauvre, et le plus pauvre l'égal du prince. Comme le vent, avec la vitesse de la pensée, fait tout le tour du compas, ainsi changent ici les lots du destin, ainsi tourne la roue de la fortune. Sur les flots tout est flot mobile, sur la mer il n'est point de propriété.

LE TROISIÈME (GAÉTAN).

Mais ce n'est pas seulement sur l'empire des vagues, sur le sein flottant des mers, c'est sur la terre aussi, quelque affermie qu'elle soit sur ses antiques et éternelles colonnes, que la fortune chancelle et ne veut point s'arrêter.... Cette nouvelle paix me donne des soucis et je ne puis m'y fier avec joie. Sur la lave que le mont a vomie, jamais je ne voudrais bâtir ma cabane. Car la haine a déjà fait de trop profonds ravages; il s'est commis de trop graves attentats, qui jamais ne se pardonnent ni ne s'oublient. Je n'ai pas encore vu la fin, et les pressentiments de

mes rêves m'épouvantent. Je ne veux pas que ma bouche rende des oracles, mais ce mystère me déplaît fort, ce lien d'hymen non consacré, ces tortueux sentiers d'amour qui redoutent la lumière, cette témérité du rapt dans un cloître; car le bien suit la voie droite, et la mauvaise semence produit de mauvais fruits.

(BÉRENGER.)

Ce fut aussi un enlèvement, comme nous le savons tous, qui entraîna dans un lit criminel l'épouse de l'ancien prince, car le père d'abord l'avait choisie, et, dans sa colère, ce chef de la race répandit sur le coupable hymen la terrible semence d'affreuses malédictions. Cette maison cache des horreurs sans nom, de noirs forfaits.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Oui, cela n'a pas bien commencé, et, croyez-moi, cela ne finira pas bien ; car, sous le soleil, tous les méfaits de l'aveugle rage s'expient tôt ou tard. Ce n'est point un hasard ni l'effet d'un sort aveugle, si les deux frères s'acharnent à se détruire: le sein de leur mère a été maudit, elle devait enfanter la haine et la discorde.... Mais je veux le cacher et me taire; car les dieux vengeurs travaillent en silence : il est temps de déplorer les désastres, quand ils approchent et réellement se montrent. (*Le Chœur sort.*)

La scène se transforme en un jardin, d'où la vue s'étend sur la mer. D'un pavillon voisin sort Béatrice.

BÉATRICE. *Elle va et vient avec inquiétude, regardant de tous côtés. Tout à coup elle s'arrête et écoute.*

Ce n'est pas lui.... C'était le bruit des vents dont le souffle se joue dans la cime du pin. Déjà le soleil s'abaisse vers l'horizon; je vois les heures qui se traînent d'un pas languissant, et un sentiment d'effroi me saisit. Ce silence même de la solitude m'épouvante. Rien ne se montre à moi, aussi loin que portent mes yeux. Il me laisse ici désespérer dans mon angoisse.

Et près d'ici j'entends, pareil à la cascade d'une digue, le bruit de la ville, où fourmille le peuple; au loin, j'entends la vaste

mer, qui heurte ses rivages et s'y brise avec un sourd murmure. Toutes les terreurs viennent fondre sur moi; je me sens petite au milieu de cette grandeur effrayante, et, emportée comme la feuille de l'arbre, je me perds dans l'espace sans bornes.

Pourquoi ai-je quitté ma paisible cellule? Là, je vivais sans désirs inquiets, sans regrets! Mon cœur était tranquille comme la source de la prairie, vide de souhaits, mais non pauvre de joies. Maintenant, le flot de la vie m'a entraînée; le monde me saisit dans ses bras de géant; j'ai rompu tous mes premiers liens, me fiant au léger gage d'un serment.

Où était ma raison? Qu'ai-je fait? Est-ce une illusion, un délire qui m'a saisie, égarée?

J'ai déchiré le voile de la pudeur virginale; j'ai forcé les portes de ma sainte cellule. Un charme infernal m'a-t-il donc enlacée pour m'aveugler? J'ai suivi, dans ma fuite coupable, un homme, un ravisseur audacieux.

Oh! viens, mon bien-aimé! Où restes-tu? Pourquoi tarder? Délivre, délivre mon âme de sa lutte! Le repentir me ronge, la douleur s'empare de moi. Par ta présence et ton amour, rassure mon cœur.

Et ne devais-je pas me remettre entre les mains de celui qui, seul au monde, s'est attaché à moi? Car j'ai été jetée dans la vie comme une étrangère, et, de bonne heure, un destin rigoureux (je n'ose soulever ce sombre voile) m'a arrachée du sein maternel. Une seule fois j'ai vu celle qui m'a enfantée, mais son image s'est évanouie à mes yeux comme un songe.

Ainsi je croissais en silence dans un séjour silencieux, et me voyais, dans l'ardeur de la vie, associée à des ombres.... Tout à coup, il paraît à la porte du cloître, beau comme un dieu, viril comme un héros. Oh! il n'y a point de paroles pour dire ce que j'ai senti. Étranger à moi, il me venait d'un monde étranger; et à l'instant, comme s'il en eût été toujours ainsi, il s'est formé entre nous une alliance que jamais les hommes ne rompront.

Pardonne-moi, noble mère qui m'as donné le jour, si, prévenant l'heure marquée, j'ai, de mon plein pouvoir, choisi mon sort. Non, je ne l'ai pas choisi librement; il m'est venu trouver. Le dieu pénètre aussi à travers les portes fermées; il a découvert un chemin pour entrer dans la tour de Persée; jamais le destin

ne perd sa victime. Fût-elle attachée à un écueil désert, aux colonnes d'Atlas, qui portent le ciel, un coursier ailé saura bien l'y atteindre.

Je ne veux plus regarder derrière moi, je n'ai point de foyer à regretter; je veux, aimant de toute mon âme, me confier à l'amour. Est-il un bonheur plus charmant que celui de l'amour? Je me contenterai bien volontiers de mon partage, je ne connais pas les autres joies de la vie.

Je ne les connais pas et ne veux jamais les connaître, ceux qui se nomment les auteurs de mes jours, s'ils doivent, mon bien-aimé, me séparer de toi. Je consens à rester pour moi-même une éternelle énigme; j'en sais assez, je vis pour toi! (*Devenant attentive.*) Écoute! le son de sa voix chérie!... Non, c'était l'écho et le bruit sourd de la mer qui se brise sur le rivage; ce n'est pas le bien-aimé! Malheur à moi! malheur à *moi*! Où reste-t-il? Un frisson glacé me saisit. Le soleil s'abaisse de plus en plus; la solitude devient toujours plus déserte, et mon cœur à chaque instant plus lourd.... Où s'arrête-t-il? (*Elle va çà et là avec inquiétude.*)

Je ne risquerai plus mes pas hors de la sûre enceinte du jardin. Une froide horreur s'est emparée de moi quand j'ai osé franchir le seuil de l'église prochaine. C'est qu'au plus profond de mon âme, lorsqu'on appelait pour l'heure de la prière, une force puissante me poussa à m'agenouiller dans le lieu saint, à invoquer la divine mère. Je n'ai pu résister.... Si un espion me guettait? Le monde est plein d'ennemis. La ruse, pour trahir la pieuse innocence, a tendu sur tous les sentiers ses filets trompeurs. Déjà je l'ai éprouvé en frémissant, lorsque, échappée à la sainte garde du cloître, je me suis hasardée, avec une coupable audace, parmi une foule étrangère. Là (c'était au jour solennel de la sépulture du prince), je payai cher ma témérité, Dieu seul m'a préservée.... quand ce jeune homme, cet étranger aux yeux de flamme s'approcha de moi, et, avec des regards qui m'effrayaient, qui, comme des éclairs, traversaient tout mon être, pénétra jusqu'au fond de mon cœur.... Un frisson d'horreur, quand j'y pense, glace encore ma poitrine! Jamais, jamais, avec le remords de cette faute ignorée, je ne pourrai regarder dans les yeux de mon bien-aimé. (*Elle écoute.*)

Des voix dans le jardin! C'est lui, le bien-aimé! Lui-même! Cette fois, ce n'est pas une illusion qui trompe mon oreille. Le bruit approche, augmente! Dans ses bras! sur son cœur! (*Elle court, les bras ouverts, vers le fond du jardin. Don César vient au-devant d'elle.*)

DON CÉSAR, BÉATRICE, LE CHŒUR.

BÉATRICE, *reculant avec effroi.*

Malheur à moi! Que vois-je? (*Au même instant le Chœur entre aussi.*)

DON CÉSAR.

Charmante beauté, ne crains rien! (*Au Chœur.*) Le dur aspect de vos armes effraye la tendre enfant.... Reculez et demeurez dans un respectueux éloignement! (*A Béatrice.*) Ne crains rien! l'aimable pudeur et la beauté me sont sacrées. (*Le Chœur s'est retiré. Don César s'approche d'elle et prend sa main.*) Où étais-tu? Quel est le dieu dont le pouvoir t'a dérobée et cachée si longtemps? Je t'ai cherchée, j'ai mis tout en œuvre pour te découvrir; dans mes veilles et dans mes rêves, tu étais l'unique sentiment de mon cœur, depuis qu'aux funérailles du prince je t'ai aperçue pour la première fois, pareille à l'apparition d'un ange de lumière.... Ce pouvoir par lequel tu m'as dompté n'a pas été un secret pour toi. Le feu de mes regards, le bégaiement de mes lèvres, ma main qui tremblait dans la tienne, t'ont révélé ton empire.... l'austère majesté du lieu interdisait un aveu plus hardi.... Le moment solennel de la consécration m'appela à la prière, je pliai les genoux, et, quand je me relevai, quand mon premier regard se tourna vers toi, tu avais disparu à mes yeux; mais, par la magie d'un lien tout-puissant, tu avais entraîné à ta suite toutes les forces de mon cœur. Depuis ce jour, je te cherche sans relâche, aux portes de toutes les églises et de tous les palais; dans tous les lieux publics et secrets où peut se montrer l'aimable innocence, j'ai tendu les filets de mes émissaires; mais j'ai vu toutes mes peines demeurer sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin aujourd'hui, guidée par un dieu, l'heureuse vigilance de mon explorateur t'a découverte dans l'église voisine. (*A ce moment, Béatrice, qui, pendant tout ce temps, était demeurée tremblante et*

détournait la tête, fait un signe d'effroi.) Je t'ai retrouvée, et que mon âme abandonne mon corps, avant que je me sépare de toi! Et pour saisir aussitôt et enchaîner le hasard, pour me préserver de l'envie du destin, je m'adresse à toi, comme à mon épouse, devant tous ces témoins, et je te tends, pour gage, ma main de chevalier. (*Il présente Béatrice au Chœur.*)

Je ne veux pas rechercher qui tu es.... Je ne veux de toi que toi-même, et n'ai nul souci du reste. Que ton âme est pure, comme aussi ton origine, ton premier regard me l'a garanti et attesté; et, quand tu serais, par la naissance, humble entre toutes, il faudrait pourtant que tu fusses mon amour : j'ai perdu la liberté du choix.

Et pour que tu saches si, moi aussi, je suis maître de mes actions et placé assez haut dans ce monde pour élever jusqu'à moi, d'un bras puissant, ce que j'aime, je n'ai besoin que de te dire mon nom.... Je suis don César, et, dans cette ville de Messine, nul n'est au-dessus de moi. (*Béatrice recule en frémissant. Il le remarque et continue après une courte pause.*) Je loue ton étonnement et ton modeste silence : l'humble pudeur est la couronne des attraits, car la beauté s'ignore elle-même, et s'effraye de sa propre puissance.... Je m'éloigne et t'abandonne à toi-même, pour que ton esprit se dégage de sa frayeur; car toute nouveauté soudaine, même le bonheur, épouvante. (*Au Chœur.*) Rendez-lui les honneurs dus à mon épouse et à votre princesse : elle l'est dès ce moment! Instruisez-la de la grandeur de son sort. Bientôt je reviendrai moi-même, pour la conduire dans ma demeure, d'une façon digne de moi et comme il lui convient. (*Il se retire.*)

BÉATRICE *et* LE CHŒUR.

LE CHŒUR (BOHÉMOND).

Salut à toi, jeune fille, aimable souveraine! A toi est la couronne, à toi la victoire!

Je te salue, comme destinée à perpétuer cette race, comme la mère florissante des héros futurs.

(ROGER.)

Trois fois salut à toi! Sous d'heureux auspices, tu entres,

heureuse toi-même, dans une maison heureuse, que les dieux favorisent, où sont appendues les couronnes de la gloire, où le sceptre d'or, par une constante succession, passe de l'aïeul à ses neveux.

(BOHÉMOND.)

Ton aimable entrée va réjouir les pénates de la maison, ces graves et antiques génies, augustes et vénérés. Sur le seuil, te recevra Hébé, toujours florissante, et la Victoire d'or, la déesse ailée, qui plane sur la main du Dieu suprême, les ailes toujours tendues pour voler au triomphe.

(ROGER.)

Jamais la couronne de la beauté ne sort de cette race. Une princesse, en quittant la terre, transmet à celle qui la suit la ceinture des Grâces et le voile de la modeste pudeur. Mais à mes yeux est réservé le plus beau spectacle : je vois la fille dans sa fleur, avant que la mère ait cessé de fleurir.

BÉATRICE, *s'éveillant de sa terreur.*

Malheur à moi! A quelles mains le malheur m'a livrée! Parmi tout ce qui vit, dans celles-là surtout je ne devais pas tomber!

Maintenant je comprends l'horreur, le frisson mystérieux qui toujours me faisait tressaillir, quand on me nommait le nom de cette race terrible qui se hait elle-même d'une haine meurtrière, et s'acharne avec fureur contre ses propres membres. Souvent, avec épouvante, j'ai entendu parler des deux frères, et de leur haine de serpents, et maintenant mon sort affreux m'entraîne, pauvre victime, sans espoir de salut, dans le tourbillon de cette haine, de ce malheur. (*Elle s'enfuit dans le pavillon du jardin.*)

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Je porte envie au fils privilégié des dieux, au possesseur fortuné du pouvoir. *Ce qui a le plus de prix est toujours son partage*, et de tout ce que les mortels louent comme magnifique et sublime, il cueille pour lui la fleur.

(ROGER.)

Des perles que le pêcheur recueille en plongeant au fond des mers, il choisit la plus pure. Pour le souverain on réserve ce qu'il y a de mieux dans les fruits du travail commun. Pendant

que les serviteurs se font leurs parts au moyen du sort, la plus belle lui est assurée.

(BOHÉMOND.)

Mais il est un bien unique, son plus précieux joyau, laissons-lui de bon cœur ses autres avantages! celui-là, je le lui envie entre tous.... C'est de conduire chez lui comme épouse la fleur des femmes, de posséder en propre celle qui charme les yeux de tous.

(ROGER.)

Le corsaire, le glaive à la main, s'élance sur le rivage; dans sa nocturne et soudaine attaque, il emmène les hommes et les femmes, et contente son farouche désir. La plus belle seule, il n'ose y toucher : elle est le bien du roi.

(BOHÉMOND.)

Mais maintenant suivez-moi, pour garder l'entrée et le seuil de ce saint lieu, afin que nul profane ne pénètre dans ce mystère, et que le maître nous loue, lui qui confie à notre garde ce qu'il possède de plus précieux. (*Le Chœur se retire vers le fond du théâtre.*)

La scène change et représente une salle dans l'intérieur du palais.

DONA ISABELLA, *debout entre* DON MANUEL *et* DON CÉSAR.

ISABELLA.

Il luit enfin pour moi ce jour solennel, si ardemment désiré, si longtemps attendu.... Je vois unis les cœurs de mes enfants, comme, sans peine, je joins leurs mains, et pour la première fois, dans ce cercle intime, le cœur de la joyeuse mère peut s'ouvrir. Loin de nous est la troupe farouche des témoins étrangers, qui se plaçait entre nous, armée pour le combat.... Le bruit des armes n'effraye plus mon oreille, et comme la couvée des hibous, habituée à la nuit, s'envole des ruines de l'incendie, où ils nichèrent de longues années, tranquilles possesseurs.... comme ils s'enfuient, obscurcissant le jour de leur sombre essaim, quand les habitants, longtemps exilés, reviennent enfin et approchent, avec des cris de joie, pour entreprendre avec ar-

deur la nouvelle construction : ainsi la vieille haine, avec son ténébreux cortége, le soupçon aux yeux creux, la louche jalousie et la pâle envie, s'enfuit, en grondant, de notre seuil dans l'enfer, et avec la paix rentrent, souriantes, l'intime confiance et l'aimable concorde. (*Elle s'arrête.*).... Mais ce n'est pas assez que ce jour vous donne à chacun un frère, il vous a aussi enfanté une sœur.... Vous êtes étonnés? Vous me regardez avec surprise? Oui, mes fils! Il est temps que je rompe le silence et que je brise le sceau d'un secret longtemps caché.... J'ai aussi donné une fille à votre père.... vous avez encore une sœur plus jeune que vous.... Je veux qu'aujourd'hui même vous l'embrassiez.

DON CÉSAR.

Que dis-tu, ma mère? Nous avons une sœur, et jamais nous n'avons entendu parler de cette sœur!

DON MANUEL.

Nous avons appris, il est vrai, dans notre première enfance, qu'il nous était né une sœur; mais la mort, tel était le commun récit, l'avait enlevée, encore au berceau.

ISABELLA.

Le commun récit ment. Elle vit!

DON CÉSAR.

Elle vit, et tu nous l'as caché?

ISABELLA.

Je vous rendrai compte de mon silence. Apprenez quelle semence fut jetée dans les premiers ans, et quelle heureuse récolte doit mûrir maintenant.... Vous étiez encore de tendres enfants, mais déjà vous divisait une lamentable discorde (puisse-t-elle ne revenir jamais!) qui accablait de chagrin le cœur de vos parents. En ce temps-là, votre père eut un songe étrange et surprenant. Il lui sembla qu'il voyait s'élever de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient étroitement leurs rameaux..... Entre les deux croissait un lis.... Ce lis devint une flamme, qui, éclatant avec bruit, saisit l'épais branchage des arbres et la charpente du palais, et étendant sa fureur en tout sens, dévora rapidement la maison dans un affreux embrasement.

Effrayé de cette vision étrange, votre père en demanda le

sens à un astrologue arabe, qui était son oracle, et à qui son cœur était attaché plus que je n'eusse voulu. L'Arabe déclara que si mon sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils, et que toute sa race périrait par elle.... Et je devins mère d'une fille; mais votre père donna l'ordre cruel de jeter aussitôt à la mer l'enfant nouveau-né. Je déjouai ce dessein sanglant, et je sauvai ma fille par le ministère discret d'un serviteur fidèle.

DON CÉSAR.

Béni soit celui qui te fut secourable! Oh! l'amour maternel n'est jamais pris au dépourvu!

ISABELLA.

La voix puissante de l'amour maternel ne me poussa pas seule à épargner la faible enfant. Moi aussi, un oracle étrange me fut rendu en songe, pendant que mon sein portait cette fille. Je vis un enfant, beau comme les dieux d'amour, jouer dans le gazon, et de la forêt il sortit un lion, qui emportait dans sa gueule sanglante la proie qu'il venait de saisir et la laissa tomber, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et du haut des airs un aigle s'abattit, tenant dans ses serres un chevreuil tremblant, et il le déposa, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et tous deux, le lion et l'aigle, se couchèrent, comme un paisible couple, aux pieds de l'enfant.... Le sens de ce songe me fut dévoilé par un moine, un homme aimé de Dieu, auprès de qui le cœur trouvait conseil et consolation dans toutes les peines d'ici-bas. Il me dit que j'enfanterais une fille qui unirait dans une vive ardeur d'amour les cœurs désunis de mes fils.... Je gardai cette parole dans mon âme. Me fiant plus au Dieu de vérité qu'au dieu de mensonge, je sauvai cette enfant de divine promesse, cette fille de bénédiction, *gage de mon espoir*, qui devait être pour moi l'instrument de paix, quand votre haine croissait sans cesse et grandissait.

DON MANUEL, *embrassant son frère.*

Il n'est plus besoin d'une sœur pour former entre nous un lien d'amour, mais elle le serrera plus étroitement.

ISABELLA.

Je la fis donc élever, loin de mes yeux, mystérieusement, par des mains étrangères, dans une retraite cachée.... Je m'in-

tardis même la vue, ardemment désirée, de ses traits chéris, craignant la sévérité de son père, qui, rongé par les soucis d'une méfiance sans repos et par le soupçon aux sombres recherches, plaçait des espions sur tous mes pas.

DON CÉSAR.

Mais, depuis trois mois déjà, la tombe silencieuse couvre notre père.... *Qui t'empêchait, ma mère*, de faire paraître au jour la sœur si longtemps cachée, et de réjouir nos cœurs?

ISABELLA.

Quoi, sinon votre malheureuse querelle, qui, dans sa rage *inextinguible, éclata* sur la tombe de votre père, à peine privé de vie, et n'offrait ni moyen ni espoir de réconciliation? Pouvais-je placer votre sœur entre vos *épées nues, furieuses*? Pouviez-vous, dans cette tempête, entendre la voix maternelle? Et devais-je risquer avant le temps, exposé à la fureur de votre haine, le précieux gage de la paix, la dernière et sainte ancre de mon espérance?... Il fallait d'abord que vous prissiez sur vous de vous regarder comme frères, avant que je pusse placer entre vous une sœur, comme un ange de paix. Maintenant je le puis, et je vous l'amènerai. J'ai envoyé le vieux serviteur, et à chaque instant j'attends son retour. Il doit, l'enlevant à son paisible asile, la ramener sur mon cœur maternel et dans les bras de ses frères.

DON MANUEL.

Et elle n'est pas la seule que tu presseras aujourd'hui dans tes bras maternels. La joie entre par toutes les portes, le palais désert se remplit et va devenir le séjour de la grâce florissante.... Maintenant, *ma mère, apprends* aussi mon secret. Tu me donnes une sœur.... Je veux, en retour, te faire don d'une seconde fille chérie. Oui, ma mère, bénis ton fils! Mon cœur a choisi; j'ai trouvé celle qui doit être la compagne de ma vie. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, j'amènerai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLA.

Je presserai joyeusement sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né! Que la joie germe dans ses sentiers, avec toutes les fleurs qui parent la vie! Et que tout bonheur récompense le fils qui m'offre la plus belle couronne des mères!

DON CÉSAR.

Ne prodigue pas, ma mère, tous les trésors de tes bénédictions à ton seul premier-né! Si l'amour bénit la vie, je t'amènerai, moi aussi, une fille, digne d'une telle mère, celle qui m'a appris le sentiment tout nouveau de l'amour. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, don César te présentera aussi son épouse.

DON MANUEL.

Amour tout-puissant, divin! C'est à bon droit qu'on te nomme le roi des âmes. A toi se soumettent tous les éléments, tu peux réunir ce que divisait une lutte hostile; rien ne vit qui ne reconnaisse ton empire. Tu as aussi vaincu l'âme farouche de mon frère, qui toujours était demeuré indompté. (*Embrassant don César.*) Maintenant je crois à ton cœur, et je te presse avec espoir sur mon sein fraternel : je ne doute plus de toi, puisque tu peux aimer.

ISABELLA.

Qu'il soit trois fois béni ce jour qui, au même instant, délivre de tout souci, de toute angoisse, mon cœur oppressé! Je vois ma race appuyée sur de solides colonnes, et je puis étendre mes regards, l'âme satisfaite, sur l'immensité des temps. Hier encore je me voyais couverte du voile des veuves, pareille à une morte, sans enfants, toute seule dans ces salles désertes, et aujourd'hui, dans tout l'éclat de la jeunesse, trois filles florissantes seront debout à mes côtés. Qu'elle paraisse, la mère heureuse entre toutes les femmes qui ont enfanté, qui puisse comparer sa gloire à la mienne!... Mais quels sont les princes dont les royales filles brillent dans leur fleur aux confins de ce pays, sans que leur nom soit parvenu à moi?... car mes fils n'ont pu faire d'indignes choix.

DON MANUEL.

Pour aujourd'hui seulement, ma mère, n'exige pas que je lève le voile qui couvre mon bonheur. Le jour vient qui doit tout révéler. Que ma fiancée (qui le ferait mieux?) se produise elle-même! Sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLA.

Je reconnais dans mon fils premier-né le caractère propre et l'esprit de son père. Il aima toujours, lui aussi, à tramer ses

desseins en secret, au dedans de lui-même, et à garder pour lui ses résolutions dans une âme fermée, inaccessible! Je t'accorde volontiers ce court délai ; mais mon fils César, j'en suis certaine, va me nommer dès à présent sa royale fiancée.

DON CÉSAR.

Ce n'est pas ma manière de me cacher mystérieusement, ma mère. Je montre mon âme, libre et ouverte, comme mon front. Mais ce que tu désires savoir.... laisse-moi, ma mère, te l'avouer loyalement, je ne me le suis pas encore demandé à moi-même. Demande-t-on où le soleil allume son feu céleste? L'astre qui éclaire le monde se révèle lui-même : sa lumière témoigne qu'il procède de la lumière. J'ai lu dans les yeux limpides de ma fiancée, j'ai pénétré jusqu'au cœur de son cœur; je reconnais la perle à son pur éclat, mais je ne puis te dire son nom.

ISABELLA.

Eh quoi, mon fils César? Explique-moi ce mystère. Toujours tu t'es lié trop aisément à une première et puissante impulsion, comme on fait à une voix divine. J'attends de toi l'impétuosité de la jeunesse, mais non une folie puérile.... Dis-moi ce qui a guidé ton choix.

DON CÉSAR.

Mon choix, ma mère! Y a-t-il un choix quand, à l'heure fatale, la puissance de son étoile atteint l'homme dans sa course? Je n'étais pas sorti pour chercher une épouse, non vraiment! Cette pensée vaine ne pouvait me venir à l'esprit dans la maison de la mort; car c'est là que j'ai trouvé celle que je ne cherchais pas. La race des femmes à la langue légère m'était indifférente et sans nul prix à mes yeux; car je n'en voyais pas une seconde semblable à toi, à toi que je vénère comme l'image de Dieu. C'était la triste solennité des funérailles de mon père. Cachés dans la foule du peuple, nous y assistions, tu le sais, sous un déguisement : tu l'avais ainsi ordonné avec sagesse, pour que la violence de notre discorde ne pût troubler, par quelque éclat fougueux, la dignité de la cérémonie.... Le vaisseau de l'église était tendu de crêpe noir; vingt génies, des flambeaux à la main, entouraient l'autel, devant lequel le cercueil reposait sur une haute estrade, recouvert du drap sépulcral croisé d'une croix blanche. Et sur le drap l'on voyait le bâton du commandement,

et la couronne royale, les éperons d'or, insigne du chevalier, le glaive avec sa poignée ornée de diamants.... et tous étaient à genoux, dans un pieux recueillement, quand, du haut du chœur, l'orgue invisible se fit entendre, et que le chant aux cent voix commença.... Pendant que les hymnes résonnaient encore, le cercueil, avec le sol qui le portait, descendit, s'enfonçant peu à peu dans le monde souterrain; mais le drap sépulcral voilait, largement étendu, l'ouverture cachée, et sur la terre demeura la parure terrestre, ne suivant pas celui qui descendait.... Cependant, sur les ailes séraphiques du chant, l'âme affranchie prenait son essor, cherchant le ciel et se réfugiant au sein de la grâce divine.... Tout ceci, ma mère, je le rappelle en ce moment à ton souvenir par cette exacte description, pour que tu voies si à cette heure un désir mondain avait place dans mon âme, et c'est cet instant grave et solennel que l'arbitre de ma vie a choisi pour me toucher du rayon de l'amour. Comment cela est arrivé, je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLA.

Achève cependant, apprends-moi tout.

DON CÉSAR.

D'où elle vint et comment elle se trouva près de moi, ne me le demande pas.... Quand je tournai les yeux, elle était à mon côté, et sa présence m'agita au plus profond de mon âme, avec une puissance mystérieuse, admirable. Ce n'était point l'aimable magie de son sourire, ce n'étaient point les charmes qui brillent sur ses joues, pas même la splendeur de sa forme divine.... c'était sa vie la plus profonde, la plus intime, qui s'emparait de moi avec une force céleste, comme agit, inconcevable, un pouvoir magique.... Il me sembla que nos âmes, sans le secours de la parole, sans intermédiaire, se touchaient d'un contact tout spirituel, alors que mon souffle se mêla avec le sien. Elle m'était étrangère, et pourtant unie intimement; et tout à coup j'entendis distinctement une voix qui me disait au dedans de moi-même : « C'est elle, ou nulle autre sur la terre! »

DON MANUEL, *l'interrompant avec feu.*

C'est l'éclair divin du saint amour, qui frappe au cœur, atteint, enflamme. Quand l'âme rencontre une âme parente, alors il n'y a ni résistance, ni choix : l'homme ne peut délier ce que

le ciel lie.... J'applaudis au langage de mon frère et le loue de tout cœur; c'est ma propre destinée qu'il vient de raconter : il a, d'une main heureuse, écarté le voile du sentiment confus qui m'anime.

ISABELLA.

Le destin veut, je le vois bien, suivre avec mes enfants sa voie propre et libre. Le torrent impétueux se précipite de la montagne, se creuse à lui-même son lit et se rompt un passage, sans nul souci de la voie régulière que la sagesse prévoyante lui avait tracée. Je me soumets donc.... que pourrais-je y changer?... à cette main plus puissante que nul ne gouverne, à cette main divine qui trame mystérieusement le destin de ma maison. Le cœur de mes fils est le gage de mon espoir; leurs pensées sont grandes comme l'est leur naissance.

ISABELLA, DON MANUEL, DON CÉSAR; DIÉGO
se montre à la porte.

ISABELLA.

Mais, voyez, mon digne serviteur est de retour. Approche, approche, loyal Diégo! Où est mon enfant?... Ils savent tout, il n'y a plus ici de mystère.... Où est-elle? Parle! Ne la cache pas plus longtemps. Nous sommes préparés à supporter la plus grande joie. Viens! (*Elle veut aller avec lui vers la porte.*) Qu'est-ce donc? Comment? Tu hésites? Tu gardes le silence? Ce n'est pas là un regard qui promette le bonheur! Qu'as-tu? Parle! Un frisson me saisit. Où est-elle? Où est Béatrice? (*Elle veut sortir.*)

DON MANUEL, *à part, avec surprise.*

Béatrice!

DIÉGO *la retient.*

Demeure!

ISABELLA.

Où est-elle? Cette anxiété me tue.

DIÉGO.

Elle ne me suit pas. Je ne t'amène pas ta fille.

ISABELLA.

Qu'est-il arrivé? Par tous les saints, parle!

DON CÉSAR.

Où est ma sœur? Malheureux, parle!

DIÉGO.

Elle est enlevée! ravie par des corsaires! Plût au ciel que je n'eusse jamais vu ce jour!

DON MANUEL.

Possède-toi, ma mère!

DON CÉSAR.

Ma mère, du courage! Contiens-toi, jusqu'à ce qu'il t'ait tout appris.

DIÉGO.

Je partis rapidement, comme tu l'avais ordonné, pour franchir une dernière fois la route, si souvent parcourue, qui conduit au couvent.... La joie me portait sur ses ailes légères.

DON CÉSAR.

Au fait!

DON MANUEL.

Parle!

DIÉGO.

Et comme j'entre dans les cours bien connues du couvent, où j'étais entré tant de fois, que je demande impatiemment ta fille, je vois l'image de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec horreur l'horrible attentat.... (*Isabella tombe, pâle et tremblante, sur un fauteuil. Don Manuel s'empresse autour d'elle.*)

DON CÉSAR.

Et des Maures, dis-tu, l'ont enlevée? A-t-on vu les Maures? Qui a attesté le fait?

DIÉGO.

On a vu un vaisseau de pirates maures à l'ancre dans une baie, non loin du couvent.

DON CÉSAR.

Plus d'une voile se réfugie dans ces baies, pour échapper à la fureur de l'ouragan.... Où est le vaisseau?

DIÉGO.

Ce matin, on l'a vu en pleine mer, gagnant le large à force de voiles.

DON CÉSAR.

Dit-on que d'autres brigandages aient été commis?... Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

DIÉGO.

On a emmené avec violence le troupeau de bœufs qui paissait en ce lieu.

DON CÉSAR.

Comment des brigands pouvaient-ils enlever secrètement, du milieu d'un cloître, une jeune fille enfermée dans une sûre enceinte?

DIÉGO.

Les murs du jardin du couvent étaient faciles à escalader, au moyen des degrés d'une haute échelle.

DON CÉSAR.

Comment ont-ils pénétré dans l'intérieur des cellules? car les pieuses nonnes sont soumises à une sévère clôture.

DIÉGO.

Comme elle n'était encore liée par aucun vœu, elle pouvait librement se promener en plein air.

DON CÉSAR.

Et usait-elle souvent de cette liberté? Dis-moi cela.

DIÉGO.

Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin. Aujourd'hui seulement elle a oublié le retour.

DON CÉSAR, *après avoir réfléchi un moment.*

Un rapt, dis-tu? S'il était possible à des brigands de l'enlever, elle a pu fuir aussi de son propre gré.

ISABELLA *se lève.*

C'est la violence! c'est un rapt audacieux! Ma fille ne pouvait, oubliant son devoir, suivre un ravisseur par un libre penchant de son cœur.... Don Manuel! don César! je comptais vous présenter une sœur; mais maintenant il faut que moi-même je la doive à votre bras héroïque. Déployez votre courage, mes fils! Ne souffrez pas paisiblement que votre sœur soit la proie d'un brigand audacieux.... Prenez les armes! Équipez des navires! Explorez toute la côte! Poursuivez le ravisseur sur toutes les mers! Il vous faut conquérir votre sœur!

DON CÉSAR.

Adieu! Je vole à la vengeance, à sa découverte! (*Il sort.*)

DON MANUEL, *s'éveillant d'une distraction profonde, se tourne avec inquiétude vers Diégo.*

Quand dis-tu qu'on a cessé de la voir?

DIÉGO.

C'est ce matin seulement qu'elle a disparu.

DON MANUEL, *à donna Isabella.*

Et ta fille se nomme Béatrice?

ISABELLA.

Tel est son nom. Hâte-toi! Plus de questions!

DON MANUEL.

Apprends-moi encore une seule chose, ma mère....

ISABELLA.

Vole à l'action! Suis l'exemple de ton frère!

DON MANUEL.

Dans quelle contrée, je t'en conjure...?

ISABELLA, *le poussant, le pressant de partir.*

Vois mes larmes, mes mortelles angoisses!

DON MANUEL.

Dans quelle contrée la tenais-tu cachée?

ISABELLA.

Elle n'eût pas été plus cachée au sein de la terre!

DIÉGO.

Oh! maintenant une crainte subite me saisit et me trouble.

DON MANUEL.

De la crainte, et pourquoi? Dis ce que tu sais.

DIÉGO.

Celle d'être la cause innocente de l'enlèvement.

ISABELLA.

Malheureux! découvre-moi ce qui est arrivé.

DIÉGO.

Je te l'ai caché, ma souveraine, pour épargner les soucis à ton cœur maternel. Le jour où le prince fut enseveli, et où tout le peuple, avide de nouveauté, se pressait à cette fête de deuil, ta fille.... car la nouvelle avait aussi pénétré dans les murs du couvent.... ta fille me conjura avec d'infatigables instances de lui procurer la vue de cette solennité. Moi, malheureux, je me laissai toucher. Je la déguisai sous un sombre vêtement de deuil, et elle fut ainsi témoin de la cérémonie. Là, je le crains, dans

la foule du peuple qui était accouru de toutes parts, elle fut épiée par l'œil du ravisseur, car nul déguisement ne cache l'éclat de sa beauté.

DON MANUEL, *à part, soulagé.*

Heureuse parole qui délivre mon cœur! Cela ne lui ressemble pas! Ce signe ne s'accorde pas avec les autres!

ISABELLA.

Vieillard insensé! Ainsi, tu m'as trahie!

DIÉGO.

Ma souveraine, je croyais bien faire. Je croyais reconnaître dans ce désir la voix de la nature, la force du sang; j'y voyais l'œuvre même du ciel, qui, par un attrait caché, un pressentiment puissant, entraînait la fille sur la tombe de son père. J'ai voulu faire droit à ce désir, à ce pieux devoir, et ainsi, à bonne intention, j'ai causé un malheur.

DON MANUEL, *à part.*

Pourquoi rester ici dans les tortures de la crainte et du doute? Je veux chercher sans retard la lumière et la certitude.

(*Il veut sortir.*)

DON CÉSAR, *revenant.*

Attends, don Manuel, je te suis à l'instant.

DON MANUEL.

Ne me suis pas! Reste loin de moi! Que personne ne me suive!

(*Il sort.*)

DON CÉSAR *le suit d'un regard étonné.*

Qu'a donc mon frère? Ma mère, dis-le-moi.

ISABELLA.

Je ne le reconnais plus. Je ne retrouve pas don Manuel.

DON CÉSAR.

Tu me vois revenir, ma mère. Dans l'ardeur empressée de mon zèle, j'ai oublié de te demander un signe auquel on puisse reconnaître ma sœur perdue. Comment retrouverais-je sa trace, si je ne sais de quel lieu les brigands l'ont enlevée? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLA.

Il est consacré à sainte Cécile, et caché, comme un asile mystérieux des âmes, derrière la forêt qui monte par une douce pente vers le sommet de l'Etna.

DON CÉSAR.

Prends courage ! Fie-toi à tes fils! Je te ramènerai ma sœur, quand je devrais la chercher sur toutes les mers, par toutes les terres. Il est cependant, ma mère, une chose qui m'inquiète : j'ai laissé ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne puis confier qu'à toi ce précieux gage. Je te l'enverrai ici, tu la verras. Dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oublieras ton inquiétude et ta douleur. (*Il sort.*)

ISABELLA.

Quand sera-t-elle enfin levée, cette antique malédiction qui pèse lourdement sur cette maison? Un génie malveillant se joue de mes espérances, et jamais sa rage envieuse ne s'apaise. Je me croyais si près du port, sûr abri; je me confiais si fermement à ces gages de bonheur ; je croyais toutes les tempêtes assoupies ; déjà s'offrait à moi une souriante perspective, la contrée s'éclairait aux rayons du soleil couchant : et voilà qu'une tempête éclate, partant d'un ciel serein, et m'entraîne encore au milieu de la lutte des vagues. (*Elle se retire dans l'intérieur du palais. Diégo la suit.*)

La scène change et représente le jardin.

LES DEUX CHŒURS ; *vers la fin*, BÉATRICE. *Le Chœur de don Manuel vient, dans un appareil de fête, orné de guirlandes, et accompagnant les dons d'hyménée décrits plus haut ; le Chœur de don César veut lui interdire l'entrée.*

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Tu ferais bien de vider la place.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Je le veux faire, si celui qui l'exige vaut mieux que moi.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Tu pourrais remarquer que tu es importun.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Si je reste, c'est que cela te déplaît.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

C'est ici ma place. Qui ose m'arrêter ?

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

J'ose le faire; c'est à moi de commander ici.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Mon maître, don Manuel, m'envoie.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Et moi, je suis ici par l'ordre de mon maître.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Le plus jeune frère doit céder à l'aîné.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND.)

Au premier occupant appartient le monde.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Rival odieux, va, quitte le terrain.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Non pas avant que nos épées se mesurent.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Te trouverai-je partout sur mon chemin ?

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Où il me plaira, je m'opposerai à toi.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Qu'as-tu donc à épier et à garder ici ?

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Et toi à demander, à interdire ici?

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Je ne suis pas ici pour te rendre compte et te répondre.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Et je ne veux pas t'honorer de ma parole.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Le respect est dû, jeune homme, à mon âge.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Je suis, pour la bravoure, éprouvé comme toi.

BÉATRICE *sort précipitamment du pavillon.*

Malheur à moi! que veulent ces troupes farouches ?

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN), *au second.*

Je ne tiens nul compte de toi ni de ta mine orgueilleuse.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Le maître que je sers l'emporte sur le tien.

BÉATRICE.

Oh! malheur, malheur à moi, s'il paraissait maintenant!

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Tu mens! Don Manuel lui est bien supérieur.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Mon maître remporte le prix dans tous les combats.

BÉATRICE.

Il va venir, voici son heure.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Si nous n'étions en paix, je me ferais justice.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

N'était la crainte, la paix ne t'arrêterait point.

BÉATRICE.

Oh! que n'est-il à mille lieues d'ici!

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

C'est la loi que je crains, non la menace de tes regards.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Tu fais bien, c'est la protection du lâche.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Commence, je te suivrai!

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Mon glaive est tiré!

BÉATRICE, *dans la plus vive anxiété.*

Ils en viennent aux mains, les épées brillent! O vous, puissances du ciel, retenez ses pas! Jetez-vous sur sa route, obstacles, entourez ses pieds de nœuds et d'entraves, pour qu'il ne vienne pas en ce moment! Vous tous, saints anges, que j'ai priés avec instance de l'amener, décevez ma prière. Détournez ses pas, loin d'ici, bien loin! (*Elle rentre en toute hâte. Au moment où les Chœurs s'attaquent, don Manuel paraît.*)

DON MANUEL, LE CHŒUR.

DON MANUEL.

Que vois-je? arrêtez!

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED).

au second.

Avance, avance!

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE).

Terrassons-les! Terrassons-les!

DON MANUEL *s'avance entre eux, l'épée nue.*

Arrêtez!

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

C'est le prince!

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

C'est son frère! Restez en paix!

DON MANUEL.

J'étends mort à mes pieds sur ce gazon le premier qui, ne fût-ce qu'en fronçant les sourcils, continue la lutte et menace son adversaire! Êtes-vous en démence? Quel démon vous excite à rallumer les flammes de l'ancienne discorde qui entre nous, vos princes, est apaisée et conciliée à jamais?... Qui a commencé? Parlez? Je veux le savoir.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN, BÉRENGER).

Ils étaient ici....

LE SECOND CHŒUR (ROGER, BOHÉMOND), *interrompant.*

Ils venaient....

DON MANUEL, *au premier Chœur.*

Parle, toi.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN).

Nous venions ici, mon prince, pour offrir, comme tu nous l'avais ordonné, les présents d'hyménée. Parés pour une fête, et nullement, tu le vois, préparés à la guerre, nous suivions en paix notre route, sans aucune pensée hostile, et nous fiant à l'accord juré. Mais voilà que nous les trouvons, campés en ennemis dans ce lieu, et nous en fermant l'entrée de vive force.

DON MANUEL.

Insensés! Nul asile n'est-il donc à l'abri de votre folle et aveugle rage? Jusque dans le séjour silencieux et caché de l'innocence, votre discorde pénètre-t-elle pour troubler la paix? (*Au second Chœur.*) Retire-toi! Il y a ici des secrets qui ne souffrent pas ta présence téméraire. (*Comme le Chœur hésite.*) Arrière! Ton maître te l'ordonne par moi, car nous sommes maintenant une seule âme, une seule tête, et mon ordre est aussi le sien. Va! (*Au premier Chœur.*) Toi demeure et garde l'entrée.

LE SECOND CHŒUR (BOHÉMOND).

Que faire? Les princes sont réconciliés, cela est vrai, et se jeter avec ardeur et sans mission dans les débats et les querelles des grands n'attire guère de reconnaissance, mais plutôt des dangers. Car, aussitôt que le puissant est las de combattre, il se hâte de jeter sur l'homme obscur qui l'a servi de bonne foi le manteau sanglant du crime, et le voilà pur lui-même à peu de frais. Que les princes s'arrangent donc entre eux, je tiens qu'il est plus sage d'obéir. (*Le second Chœur s'en va, le premier se retire vers le fond de la scène. Au même instant, Béatrice s'élance du pavillon et se jette dans les bras de don Manuel.*)

BÉATRICE, DON MANUEL.

BÉATRICE.

C'est toi. Tu m'es rendu.... Cruel! Tu m'as laissée languir longtemps, bien longtemps, en proie à la crainte, à toutes les terreurs.... Mais n'en parlons plus. Je te revois.... Dans tes bras chéris, je trouve asile et protection contre tout danger. Viens! Ils sont partis. Nous avons le temps de fuir. Partons, ne perdons pas un moment. (*Elle veut l'entraîner, et, seulement alors, elle le regarde avec plus d'attention.*) Qu'as-tu donc? Tu m'accueilles avec une réserve si solennelle.... tu te dérobes à mes bras, comme si tu préférais me repousser loin de toi? Je ne te reconnais pas.... Est-ce là don Manuel, mon époux, mon bien-aimé?

DON MANUEL.

Béatrice!

BÉATRICE.

Non, ne parle pas! Ce n'est pas le temps des discours! Hâtons-nous, partons au plus vite.... Le moment est précieux.

DON MANUEL.

Demeure! Réponds-moi!

BÉATRICE.

Partons, partons! avant que ces hommes farouches reviennent.

DON MANUEL.

Demeure! Ces hommes ne nous feront aucun mal.

BÉATRICE.

Si, si, tu ne les connais pas. Oh! viens! fuis!

DON MANUEL.

Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

BÉATRICE.

Oh! crois-moi, il y a ici des hommes puissants.

DON MANUEL.

Aucun, ma bien-aimée, qui le soit plus que moi.

BÉATRICE.

Toi, seul contre un si grand nombre?

DON MANUEL.

Moi seul! Ces hommes que tu crains....

BÉATRICE.

Tu ne les connais pas, tu ne sais pas qui ils servent.

DON MANUEL.

C'est moi qu'ils servent. Je suis leur souverain.

BÉATRICE.

Tu es.... Quel effroi traverse mon âme!

DON MANUEL.

Apprends enfin à me connaître, Béatrice! Je ne suis pas ce que je t'ai paru jusqu'ici, un pauvre chevalier, un inconnu, n'ayant que son amour pour aspirer au tien. Qui je suis en effet, ce que je puis, quelle est mon origine, je te l'ai caché.

BÉATRICE.

Tu n'es pas don Manuel! Malheur à moi! Qui es-tu?

DON MANUEL.

Je me nomme don Manuel.... Mais je suis le plus grand qui porte ce nom dans cette ville, je suis don Manuel, prince de Messine.

BÉATRICE.

Tu serais don Manuel, frère de don César?

DON MANUEL.

Don César est mon frère.

BÉATRICE.

Est ton frère?

DON MANUEL.

Comment? Cela t'effraye? Connais-tu don César? Connais-tu encore quelqu'un de mon sang?

BÉATRICE.

Tu es don Manuel, que la haine et une lutte irréconciliable séparent de son frère?

DON MANUEL.

Nous sommes réconciliés. D'aujourd'hui nous sommes frères, non-seulement par la naissance, mais par le cœur.

BÉATRICE.

Réconciliés, d'aujourd'hui!

DON MANUEL.

Dis-moi, qu'est-ce donc que cela? Qu'est-ce qui te trouble à ce point? Connais-tu de ma famille autre chose que son seul nom? Sais-je tout ton secret? Ne m'as-tu rien caché?...

BÉATRICE.

Quelle est ta pensée? Comment? Que puis-je avoir à t'avouer!

DON MANUEL.

Tu ne m'as rien dit encore de ta mère. Qui est-elle? La reconnaîtrais-tu, si je te la dépeignais.... si je te la montrais?

BÉATRICE.

Tu la connais.... la connais et me l'as caché?

DON MANUEL.

Malheur à toi et malheur à moi, si je la connais!

BÉATRICE.

Oh! son aspect est doux comme la lumière du soleil! Je la vois devant moi, mes souvenirs se raniment, et du fond de mon âme sa céleste figure se dresse à mes yeux. Je vois les noires boucles de sa chevelure d'ébène ombrager les nobles contours d'un cou d'ivoire! Je vois s'arrondir son front d'un dessin si pur, je vois l'éclat sombre et limpide de ses grands yeux. Les sons de sa voix si pleine d'âme s'éveillent aussi en moi....

DON MANUEL.

Malheur à moi! C'est elle que tu dépeins!

BÉATRICE.

Et j'ai pu me dérober à elle! J'ai pu l'abandonner, peut-être au matin même de ce jour qui devait à jamais me réunir à elle! Oh! j'ai sacrifié pour toi jusqu'à ma mère!

DON MANUEL.

La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te conduire à l'instant vers elle; elle t'attend.

BÉATRICE.

Que dis-tu ? Ta mère, la mère de don César ? Me conduire vers elle ? Jamais, non jamais !

DON MANUEL.

Tu frémis ? Que signifie cette terreur ? Ma mère n'est-elle pas une étrangère pour toi ?

BÉATRICE.

Oh ! triste et fatale découverte ! Plût au ciel que je n'eusse jamais vu ce jour !

DON MANUEL.

Qu'est-ce qui peut t'effrayer, maintenant que tu me connais, que tu trouves le prince dans l'inconnu ?

BÉATRICE.

Oh ! rends-moi cet inconnu ! Avec lui, je serais heureuse dans une île déserte.

DON CÉSAR, *derrière la scène.*

Retirez-vous ! Qu'est-ce que toute cette foule rassemblée ici ?

BÉATRICE.

Dieu ! Cette voix ! Où me cacher ?

DON MANUEL.

Reconnais-tu cette voix ? Non, tu ne l'as jamais entendue et ne peux la reconnaître.

BÉATRICE.

Oh ! fuyons ! Viens et ne tarde pas.

DON MANUEL.

Quoi fuir ? C'est la voix de mon frère, qui me cherche ; je m'étonne, il est vrai, qu'il ait découvert....

BÉATRICE.

Par tous les saints du ciel, évite-le ! Ne le rencontre pas dans son ardeur impétueuse, qu'il ne te trouve pas en ce lieu !

DON MANUEL.

Chère âme, la crainte t'égare ! Tu ne m'entends pas, nous sommes deux frères réconciliés.

BÉATRICE.

O ciel, sauve-moi de cette heure fatale !

DON MANUEL.

Quel pressentiment ! Quelle pensée me saisit et me glace ?... Serait-il possible ?... Cette voix ne te serait-elle pas étrangère ?...

Béatrice, tu étais.... je tremble d'achever ma question.... tu étais aux funérailles de mon père?

BÉATRICE.

Malheur à moi!

DON MANUEL.

Tu étais présente?

BÉATRICE.

Ne t'irrite pas!

DON MANUEL.

Malheureuse, tu étais là?

BÉATRICE.

J'étais présente.

DON MANUEL.

Horreur!

BÉATRICE.

Mon désir était trop puissant! Pardonne-moi! Je ne t'ai point caché mon vœu; mais toi, grave et sombre, tu laissas tout d'abord tomber ma prière, et alors je me tus aussi. Mais je ne sais quel astre malfaisant me poussait par d'indomptables aspirations. Il me fallut satisfaire à l'ardente impulsion de mon cœur. Le vieux serviteur me prêta son assistance, je te désobéis et j'y allai. (*Elle s'appuie sur lui d'un air caressant. A ce moment, don César entre, accompagné de tout le Chœur.*)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHOEURS, BÉATRICE.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND), *à don César.*

Tu ne nous crois pas.... crois-en tes propres yeux!

DON CÉSAR *entre impétueusement, et, à la vue de son frère, il recule avec horreur.*

Illusion de l'enfer! Quoi? Dans ses bras! (*A don Manuel, en s'approchant de lui.*) Serpent gonflé de venin! C'est là ton amour! Voilà, pourquoi tu me trompais par une perfide réconciliation! Oh! ma haine était la voix de Dieu! Descends dans l'enfer, âme fausse de serpent! (*Il le perce.*)

DON MANUEL.

Je suis mort.... Béatrice!... Frère! (*Il tombe et meurt. Béatrice tombe près de lui, évanouie.*)

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Au meurtre! au meurtre! Ici! Saisissez tous vos armes! Que ce crime sanglant soit vengé par le sang! (*Tous tirent leurs épées.*)

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Félicitons-nous! La longue lutte est finie; Messine désormais appartient à un seul maître.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED).

Vengeance! vengeance! Que le meurtrier tombe! qu'il tombe, victime expiatoire immolée à sa victime!

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE).

Seigneur, ne crains rien; nous te restons fidèles.

DON CÉSAR, *s'avançant entre eux avec autorité.*

Arrière!... J'ai tué mon ennemi, celui qui trompait mon cœur loyal et confiant, et me dressait un piége d'amour fraternel. Cette action paraît terrible et affreuse, mais c'est le juste ciel qui a jugé.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Malheur à toi, Messine! Malheur! malheur! malheur! Un horrible forfait s'est accompli dans tes murs.... Malheur à tes mères et à tes enfants, à tes jeunes hommes et à tes vieillards! et malheur au fruit que le sein maternel porte encore!

DON CÉSAR.

La plainte vient trop tard.... Apportez ici du secours! (*Montrant Béatrice.*) Rappelez-la à la vie! Éloignez-la promptement de ce lieu d'effroi et de mort.... Je ne puis demeurer plus longtemps. Ma sœur enlevée me réclame.... Conduisez-la dans le palais de ma mère, et dites que c'est son fils don César qui l'envoie. (*Il s'en va. Béatrice évanouie est placée sur un brancard et emportée ainsi par les hommes du second Chœur. Le premier Chœur reste auprès du corps de don Manuel, autour duquel se rangent aussi, en demi-cercle, les jeunes garçons qui portent les parures nuptiales.*)

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Dites-moi! Je ne puis m'expliquer ni concevoir comment ce dénoûment fatal s'est si vite accompli. Depuis longtemps, sans doute, je voyais en esprit s'avancer à grands pas le terrible

fantôme de ce crime affreux et sanglant. Cependant un frisson saisit tout mon être, quand le crime est là, commis et présent, quand il me faut contempler, accompli, sous mes yeux, ce que je ne voyais encore que dans les pressentiments de ma crainte. Tout mon sang se glace dans mes veines devant cette réalité affreuse et certaine.

UN HOMME DU CHOEUR (MANFRED).

Laissez retentir la voix de la plainte!... Aimable jeune homme! Le voilà étendu sans vie, immolé dans la fleur de ses jours! Enveloppé de la nuit accablante du trépas, sur le seuil de la chambre nuptiale! Mais sur sa muette dépouille s'éveille une lamentation bruyante, immense.

UN SECOND (GAÉTAN).

Nous venons, nous venons, avec une pompe solennelle, pour recevoir l'épouse. Les pages apportent les riches étoffes, les dons d'hyménée. La fête est préparée, les témoins attendent; mais le fiancé n'entend plus, jamais l'air joyeux de la danse ne l'éveillera, car le sommeil des morts est lourd.

TOUT LE CHOEUR.

Le sommeil des morts est lourd et profond; jamais ne l'éveillera la voix de la fiancée, jamais le son joyeux du cor. Il gît roide et insensible sur le sol.

UN TROISIÈME (GAÉTAN).

Que sont les espérances, que sont les projets formés par l'homme périssable? Aujourd'hui vous vous embrassiez en frères, intimement unis de cœur et de bouche; ce même soleil qui se couche en ce moment éclairait votre accord! Et maintenant, te voilà étendu, fiancé à la poussière, privé de vie par la main du fratricide, une affreuse blessure au sein! Que sont les espérances, que sont les projets que construit, sur un sol trompeur, l'homme, fils éphémère de l'heure présente?

LE CHOEUR (BÉRENGER).

Je veux te porter à ta mère, fardeau peu propre à la rendre heureuse! Fendons ce cyprès, avec le tranchant meurtrier de la hache, pour former un brancard de ses rameaux. Il faut que jamais il ne produise rien de vivant, l'arbre qui a porté ces fruits de mort; que jamais il n'élève dans les airs un riant sommet; qu'il ne prête son ombre à nul voyageur! Après s'être

nourri dans le sol du meurtre, qu'il soit maudit, et consacré au service des morts!

LE PREMIER (GAÉTAN).

Mais malheur, malheur au meurtrier qui s'avance, ivre d'une folle ardeur! Ton sang coule, coule, coule, et descend dans les fentes de la terre. Mais là-dessous, dans les profondeurs ténébreuses, sont assises, sans parole ni chant, les filles de Thémis qui n'oublient jamais, jamais ne se trompent, et qui mesurent avec justice. Elles recueillent ce sang dans leurs noires urnes et agitent et mêlent la terrible vengeance.

LE SECOND (BÉRENGER).

Sur cette terre éclairée du soleil, la trace des actions s'évanouit aisément, comme s'efface sur le visage une fugitive expression.... *mais rien n'est perdu ni évanoui de ce que les* Heures, reines mystérieuses, recueillent dans leur sein qui crée en silence.... Le temps est un champ fécond, la nature est un grand tout vivant, et tout est fruit et tout est semence.

LE TROISIÈME (GAÉTAN).

Malheur, malheur au meurtrier, malheur à qui a semé la semence de mort! Autre est l'aspect de l'action, avant qu'elle soit faite; autre, quand elle est accomplie. Elle t'apparaît courageuse et hardie, quand les désirs de vengeance agitent ton sein; mais, une fois faite et commise, elle te regarde avec des joues qui se décolorent. Les Furies elles-mêmes, les Furies terribles agitaient contre Oreste leurs serpents infernaux, elles excitaient le fils au meurtre de sa mère. Sous les traits sacrés de la justice, elles surent tromper perfidement son cœur, jusqu'à ce qu'enfin il eût fait l'action meurtrière.... Mais quand il a frappé le sein qui l'a conçu et porté avec amour, alors, voyez! elles se retournent, affreuses, contre lui-même.... et il reconnaît les vierges redoutables, qui saisissent et étreignent le meurtrier, qui désormais ne le quittent plus, qui le rongent par d'éternelles morsures de serpents, qui d'une mer à l'autre le chassent sans repos, jusque dans le sanctuaire de Delphes.

(*Le Chœur sort, portant sur un brancard le corps de don Manuel.*)

La salle avec des colonnes. — Il fait nuit. La scène est éclairée d'en haut par une grande lampe.

DONNA ISABELLA *et* DIÉGO *entrent.*

ISABELLA.

Il n'est encore venu aucune nouvelle de mes fils qui nous apprenne s'il s'est trouvé quelque trace de ma fille?

DIÉGO.

Rien encore, ma souveraine.... mais tu peux tout espérer du zèle et de l'empressement de tes fils.

ISABELLA.

Que mon cœur est inquiet, Diégo! Il dépendait de moi de prévenir ce malheur.

DIÉGO.

N'enfonce pas dans ton cœur l'aiguillon du reproche. Quelle précaution as-tu négligée?

ISABELLA.

Que ne l'ai-je plus tôt fait paraître à la lumière, comme m'y poussait la voix puissante de mon cœur!

DIÉGO.

La prudence te le défendait, tu as fait sagement; mais le résultat repose dans la main de Dieu.

ISABELLA.

Ah! nulle joie n'est donc pure! Mon bonheur serait parfait, sans ce triste hasard.

DIÉGO.

Le bonheur n'est que différé, il n'est pas détruit. Jouis maintenant de la paix de tes fils.

ISABELLA.

Je les ai vus se presser cœur contre cœur.... vue dont jamais je n'avais joui.

DIÉGO.

Et ce n'était pas simplement un spectacle, cela venait du cœur, car leur droiture abhorre la contrainte du mensonge.

ISABELLA.

Je vois aussi qu'ils sont capables de sentiments tendres, d'un doux penchant. Je découvre avec bonheur qu'ils honorent ce

qu'ils aiment. Ils veulent renoncer à l'indépendante liberté; leur fougueuse et bouillante jeunesse ne se dérobe pas au frein de la loi, et même leur passion est restée vertueuse. Je puis te l'avouer *maintenant*, *Diégo* : je voyais avec anxiété venir ce moment où devait s'épanouir dans leurs cœurs la fleur d'amour.... L'amour devient aisément fureur dans les natures emportées. Si sur ces matières inflammables dès longtemps amassées, sur cette vieille haine, venait tomber encore cet éclair, cette funeste flamme de la jalousie.... je frissonne en y songeant.... si leurs sentiments qui jamais ne furent d'accord, se rencontraient ici, par malheur, pour la première fois.... Grâces au ciel! ce nuage, gros de tonnerres, qui flottait au-dessus de moi, sombre et menaçant, un ange l'a fait passer sans bruit par delà ma tête, et maintenant ma poitrine soulagée respire librement.

DIÉGO.

Oui, réjouis-toi de ton propre ouvrage. Tu as accompli, par un sentiment tendre et une calme raison, ce que leur père n'avait pu par *toute sa puissance souveraine*.... A toi est la gloire, mais il faut bénir aussi ton heureuse étoile!

ISABELLA.

Beaucoup d'efforts m'ont réussi! La fortune aussi a beaucoup fait! Ce n'était pas peu de chose de garder caché pendant tant d'années, un tel mystère, de tromper un époux, le plus circonspect des hommes, et de refouler dans mon cœur la force du sang, qui, comme le dieu du feu si on l'emprisonne, s'efforçait d'échapper à la contrainte.

DIÉGO.

Cette longue faveur de la fortune est pour moi le gage d'un dénoûment heureux de tout point.

ISABELLA.

Je ne veux pas louer mon étoile avant d'avoir vu la fin de ce qui s'est fait. La fuite de ma fille m'avertit que, *pour moi*, le mauvais génie ne dort pas encore.... Blâme ou loue mon action, Diégo! mais je ne veux rien cacher à ta fidélité. Je n'ai pu supporter d'attendre ici l'événement, dans un oisif repos, pendant que mes fils cherchent activement la trace de leur sœur.... J'ai voulu agir aussi.... Où l'art humain ne suffit pas, souvent le ciel a aidé.

DIÉGO.

Découvre-moi ce qu'il m'appartient de savoir.

ISABELLA.

Dans un ermitage, sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire, appelé, dès les plus anciens temps, le vieillard de la montagne. Demeurant plus près du ciel que la race des autres hommes, qui errent dans les basses régions, il a épuré ses terrestres pensées dans un air léger, un éther serein, et du sommet de ses ans amoncelés, il voit, démêlé à ses yeux, le jeu inintelligible de la vie tortueuse. Le destin de ma maison ne lui est pas étranger : souvent le saint homme a pour nous interrogé le ciel et détourné par ses prières plus d'une malédiction. J'ai envoyé vers lui, sans retard, aux hauteurs qu'il habite, un jeune et rapide messager, pour qu'il me donne des nouvelles de ma fille, et à toute heure j'attends son retour.

DIÉGO.

Si mes yeux ne me trompent pas, ma souveraine, c'est lui-même qui approche en toute hâte, et sa diligence mérite assurément des éloges.

LE MESSAGER, LES PRÉCÉDENTS.

ISABELLA.

Parle, ne me cache ni mal ni bien; mais manifeste la pure vérité. Quelle réponse t'a donnée le vieillard de la montagne?

LE MESSAGER.

« Retourne promptement, m'a-t-il dit; celle qui était perdue est retrouvée. »

ISABELLA.

Heureuse voix! joyeuse parole du ciel, toujours tu m'as annoncé ce que je souhaitais! Et auquel de mes fils a-t-il été donné de trouver la trace de celle qui était perdue?

LE MESSAGER.

Ton fils aîné l'a découverte dans sa retraite profonde.

ISABELLA.

C'est à don Manuel que je la dois! Ah! toujours il fut pour moi un enfant de bénédiction.... As-tu aussi porté au vieillard le cierge bénit que je lui envoyais en présent, pour le brûler

devant son saint? Car les dons qui réjouissent le cœur des autres hommes, ce pieux serviteur de Dieu les dédaigne.

LE MESSAGER.

Il a pris, en silence, le cierge, de mes mains, et, allant à l'autel où brûlait la lampe en l'honneur du saint, il l'y a rapidement allumé et a mis soudain le feu à la cabane où il honore Dieu depuis quatre-vingt-dix ans.

ISABELLA.

Que dis-tu là? Quelle horreur m'apprends-tu?

LE MESSAGER.

Et, criant trois fois : malheur! malheur! malheur! il est descendu de la montagne, me faisant signe, sans parole, de ne pas le suivre, de ne pas regarder en arrière, et alors, chassé par l'épouvante, je suis accouru ici.

ISABELLA.

Ce message contradictoire me jette dans la flottante émotion du doute et dans une angoisse incertaine et confuse. Ma fille perdue a été retrouvée, dit-il, par mon fils aîné, don Manuel? Cette bonne parole ne peut me faire de bien, accompagnée qu'elle est de cette action funeste.

LE MESSAGER.

Regarde derrière toi, ma souveraine! Tu vois la réponse du solitaire accomplie sous tes yeux; car tout me trompe, ou c'est la fille perdue que tu cherches et que te ramènent les chevaliers compagnons de tes fils. (*Béatrice est apportée sur un brancard par le second Demi-Chœur et déposée sur le devant de la scène. Elle est encore inanimée et immobile.*)

ISABELLA, DIÉGO, LE MESSAGER, BÉATRICE, LE CHŒUR (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE, *et les neuf autres Chevaliers de* DON CÉSAR).

LE CHŒUR (BOHÉMOND).

Accomplissant l'ordre de notre maître, nous déposons ici la jeune fille à tes pieds, princesse!... C'est ce qu'il nous a commandé de faire, et en même temps de te dire que c'est ton fils don César qui l'envoie.

ISABELLA *s'est élancée vers elle les bras ouverts, et recule avec effroi.*

O ciel! elle est pâle et sans vie!

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Elle vit! elle s'éveillera! Donne-lui le temps de se remettre du spectacle saisissant qui tient encore ses sens enchaînés.

ISABELLA.

Mon enfant! enfant de mes douleurs, de mes soucis! C'est ainsi que nous nous revoyons! C'est ainsi qu'il te faut faire ton entrée dans la maison de ton père. Oh! laisse-moi rallumer ta vie à la mienne! Je veux te presser sur le sein maternel, jusqu'à ce que, délivrées de ce froid de la mort, tes artères se raniment et recommencent à battre. (*Au Chœur.*) Oh! parle, que s'est-il passé de terrible? Où l'as-tu trouvée? Comment cette chère enfant est-elle tombée dans cet état triste et lamentable?

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Ne l'apprends pas de moi, ma bouche est muette. Ton fils don César te révélera tout clairement, car c'est lui qui l'envoie.

ISABELLA.

Mon fils don Manuel, veux-tu dire?

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

C'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLA, *au Messager.*

N'est-ce pas don Manuel que le voyant t'a nommé?

LE MESSAGER.

Oui, ma maîtresse, c'est le nom qu'il a prononcé.

ISABELLA.

Qui que ce soit, il a réjoui mon cœur, je lui dois ma fille, qu'il soit béni! Oh! faut-il qu'un démon jaloux m'empoisonne ce moment de bonheur si ardemment désiré! Il faut que je réprime mon transport. Je vois ma fille dans la maison de son père; mais elle ne me voit pas, ne m'entend pas; elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Oh! ouvrez-vous, chers yeux! Réchauffez-vous, mains de mon enfant! Soulève-toi, sein inanimé, et palpite de joie! Diégo, c'est ma fille.... ma fille longtemps cachée, sauvée enfin; je puis maintenant la reconnaître devant le monde entier.

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Je pressens, je crois voir devant moi un nouveau sujet d'étrange horreur, et je me demande stupéfait comment cette erreur va se dénouer et s'expliquer.

ISABELLA, *au Chœur, qui exprime la consternation et l'embarras.*

Oh! vous êtes des cœurs durs et impénétrables! Pareille aux rocs escarpés de la mer, votre poitrine, avec sa cuirasse d'airain, repousse et me renvoie la joie de mon cœur. En vain, dans tout ce cercle, autour de moi, j'épie et cherche un regard sensible. Où restent mes fils, que je lise la sympathie dans les yeux de quelqu'un? Car je me sens ici comme entourée des bêtes impitoyables du désert ou des monstres de l'Océan!

DIÉGO.

Elle ouvre les yeux! Elle se meut, elle vit!

ISABELLA.

Elle vit! Que son premier regard rencontre sa mère!

DIÉGO.

Elle referme les yeux avec effroi.

ISABELLA, *au Chœur.*

Reculez! votre aspect, qui lui est étranger, l'épouvante.

LE CHOEUR *recule* (BOHÉMOND).

J'éviterai volontiers de rencontrer son regard.

DIÉGO.

Elle te mesure d'un regard étonné.

BÉATRICE.

Où suis-je? Je devrais connaître ces traits.

ISABELLA.

Le sentiment lui revient peu à peu.

DIÉGO.

Que fait-elle? Elle se jette à genoux.

BÉATRICE.

O belle et angélique figure de ma mère!

ISABELLA.

Enfant de mon cœur! viens dans mes bras!

BÉATRICE.

Vois à tes pieds la coupable.

ISABELLA.

Tu m'es rendue! que tout soit oublié!

DIÉGO.

Regarde-moi aussi! Reconnais-tu mes traits?

BÉATRICE.

La tête blanche du loyal Diégo!

ISABELLA.

Le fidèle gardien de ton enfance.

BÉATRICE.

Ainsi je me retrouve au sein des miens?

ISABELLA.

Et rien ne peut plus nous séparer, que la mort.

BÉATRICE.

Tu ne veux plus me bannir dans une demeure étrangère?

ISABELLA.

Rien ne nous séparera désormais, le destin est apaisé.

BÉATRICE *se jette sur son sein.*

Et suis-je en effet sur ton cœur? Et tout ce que j'ai éprouvé n'était qu'un songe, un songe accablant et terrible.... O ma mère! je l'ai vu tomber mort à mes pieds!... Mais comment suis-je venue ici? Je ne me souviens pas.... Ah! que je suis heureuse d'être ainsi sauvée, et dans tes bras! Ils voulaient me conduire à la princesse mère de Messine. Plutôt dans la tombe!

ISABELLA.

Reviens à toi, ma fille! La princesse de Messine....

BÉATRICE.

Ne me la nomme plus! A ce nom funeste, un frisson de mort se répand dans tous mes membres.

ISABELLA.

Ecoute-moi.

BÉATRICE.

Elle a deux fils qui se haïssent mortellement : on les nomme don Manuel et don César.

ISABELLA.

Mais c'est moi-même! Reconnais ta mère.

BÉATRICE.

Que dis-tu? Quelle parole as-tu prononcée?

ISABELLA.

C'est moi, ta mère, qui suis la princesse de Messine.

BÉATRICE.

Tu es la mère de don Manuel et de don César?

ISABELLA.

Et ta mère à toi! Tu nommes tes frères!

BÉATRICE.

Malheur, malheur à moi! O lumière affreuse!

ISABELLA.

Qu'as-tu donc? Qu'est-ce qui te trouble si étrangement?

BÉATRICE, *regardant autour d'elle d'un œil égaré, aperçoit le Chœur.*

Ce sont eux, oui! Maintenant, maintenant, je les reconnais.... Ce n'est pas un songe qui m'a trompée.... Ce sont eux! Ils étaient là.... C'est une horrible vérité! Malheureux, où l'avez-vous caché? (*Elle s'avance impétueusement vers le Chœur, qui se détourne d'elle. Une marche funèbre se fait entendre dans le lointain.*)

LE CHŒUR.

Malheur, malheur!

ISABELLA.

Caché, qui? Qu'est-ce qui est vrai? Vous vous taisez, consternés.... Vous paraissez la comprendre. Je lis dans vos yeux, dans les sons brisés de votre voix, quelque chose de funeste que l'on me cache.... Qu'est-ce? Je veux le savoir. Pourquoi tournez-vous vers la porte des regards si pleins d'effroi? Et qu'est-ce que ces sons qui frappent mon oreille?

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Cela approche! Le mystère va s'éclaircir affreusement. Sois forte, ma souveraine, trempe ton cœur! Supporte avec courage ce qui t'attend, avec une âme virile cette mortelle douleur!

ISABELLA.

Qu'est-ce qui approche? Qu'est-ce qui m'attend?... J'entends le son terrible de la plainte funèbre retentir dans le palais.... Où sont mes fils? (*Le premier Demi-Chœur apporte le corps de don Manuel sur un brancard, qu'il dépose sur le côté de la scène qui est resté vide. Un drap noir est étendu par-dessus.*)

ISABELLA, BÉATRICE, DIÉGO, LES DEUX CHŒURS.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

A travers les rues des cités, le malheur se promène, suivi de la plainte.... Il rôde, épiant du regard, autour des maisons des hommes. Aujourd'hui, il frappe à cette porte; demain, à celle-là; mais il n'a encore épargné personne. Tôt ou tard il s'acquitte de son triste et redouté message, à chaque seuil où habite un vivant.

(BÉRENGER.)

Quand les feuilles tombent dans le cours de l'année, quand des vieillards épuisés descendent au tombeau, la nature ne fait qu'obéir paisiblement à son antique loi, à son éternel usage: il n'y a rien là qui épouvante l'homme!

Mais apprends aussi à attendre, dans cette vie terrestre, des prodiges de malheur. Le meurtre, de sa main violente, brise jusqu'aux nœuds les plus saints. La mort entraîne aussi dans sa barque du Styx la vie florissante de la jeunesse.

(GAÉTAN.)

Quand les nuages amoncelés noircissent le ciel, quand le tonnerre retentit avec un sourd fracas, alors, alors tous les cœurs se sentent au pouvoir du destin terrible. Mais la foudre qui embrase peut tomber aussi d'un ciel sans nuages. Ainsi, dans tes jours de joie, crains la perfide approche du malheur; n'attache pas ton cœur aux biens qui ornent passagèrement la vie. Qui possède, apprenne à perdre; qui est dans le bonheur, apprenne la souffrance!

ISABELLA.

Que dois-je entendre? Que cache ce drap? (*Elle fait un pas vers le brancard, mais s'arrête, incertaine, hésitante.*) Je me sens attirée par un horrible attrait, et repoussée affreusement par la main froide et sinistre de la terreur. (*A Béatrice, qui s'est jetée entre elle et le brancard.*) Laisse-moi! Quoi que ce soit, je veux lever ce voile! (*Elle lève le drap et découvre le cadavre de don Manuel.*) O puissances du ciel! C'est mon fils. (*Elle demeure immobile, glacée d'effroi. Béatrice tombe près du brancard, en poussant un cri de douleur.*)

LE CHOEUR (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED).

Malheureuse mère ! C'est ton fils! Tu l'as prononcée, la parole lamentable. Ce n'est point à mes lèvres qu'elle a échappé.

ISABELLA.

Mon fils ! mon Manuel !... O éternelle miséricorde !... Est-ce ainsi qu'il me faut te retrouver? Était-ce donc avec ta vie que tu devais racheter ta sœur des mains du brigand?... Où était ton frère, que son bras n'a pu te protéger ?... Oh! maudite la main qui a creusé cette blessure ! Maudite celle qui a enfanté ce mortel funeste qui m'a tué mon fils ! Maudite toute sa race !

LE CHOEUR.

Malheur! malheur! malheur ! malheur!

ISABELLA.

C'est ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel? Est-ce là, là votre vérité? Malheur à celui qui se fie à vous dans la droiture de son cœur ! Qu'ai-je donc espéré, qu'ai-je redouté, si telle est l'issue?... O vous qui m'entourez, pleins d'effroi, repaissant vos yeux de ma douleur, apprenez à connaître les mensonges par lesquels les rêves et les devins nous abusent ! Après cela, qu'on croie encore aux oracles des dieux !... Quand je me sentis mère de cette fille, son père rêva un jour qu'il voyait s'élever deux lauriers de sa couche nuptiale.... Entre eux croissait un lis; il devint une flamme qui saisit l'épais branchage des arbres, et, étendant sa fureur autour d'elle, dévora promptement toute la maison dans un horrible embrasement. Effrayé de cette vision étrange, le père en demanda le sens à un augure, à un noir magicien. Le magicien déclara que, si mon sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils et exterminerait sa race.

LE CHOEUR (GAÉTAN ET BOHÉMOND).

Que dis-tu, souveraine? Malheur! malheur!

ISABELLA.

Aussi son père ordonna-t-il de la faire périr; mais je la dérobai à son lamentable destin.... La pauvre malheureuse ! Elle fut bannie, enfant, du sein maternel, afin de ne pas tuer, devenue grande, ses deux frères. Et maintenant son frère tombe sous les coups des brigands; ce n'est pas elle, pauvre innocente, qui l'a frappé !

LE CHOEUR

Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLA.

La parole d'un idolâtre ne méritait à mes yeux nulle croyance; un meilleur espoir rassura mon âme. Une autre bouche, que je tenais pour véridique, m'avait prédit, au sujet de ma fille, qu'un jour elle réunirait dans un ardent amour les cœurs de mes fils.... Ainsi les oracles se contredisaient, plaçant à la fois sur la tête de ma fille la bénédiction et la malédiction.... Ce n'est pas elle qui a causé la malédiction, l'infortunée! Et le temps ne lui a pas été donné d'accomplir la bénédiction. Une bouche, comme l'autre, a menti. L'art des devins est un vain néant; ils sont ou trompeurs ou trompés. On ne peut savoir rien de vrai de l'avenir, soit qu'on puise en bas aux fleuves des enfers, soit qu'on puise en haut à la source de la lumière.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Malheur! malheur! Que dis-tu? Arrête, arrête! Refrène les téméraires emportements de ta langue. Les oracles voient, ils s'accomplissent; l'événement louera leur véridique prévoyance.

ISABELLA.

Non, je ne veux pas refréner ma langue; je veux parler comme mon cœur me l'ordonne. Pourquoi visitons-nous les saints lieux, et levons-nous au ciel des mains pieuses? Fous débonnaires, que gagnons-nous à notre foi? Il est aussi impossible d'atteindre jusqu'aux dieux, sur les hauteurs qu'ils habitent, que de frapper la lune d'une flèche. L'avenir est fermé au mortel et nulle prière ne pénètre ce ciel d'airain. Que l'oiseau vole à droite ou à gauche, que les étoiles se disposent sous tel ou tel aspect, il n'y a nul sens dans le livre de la nature, l'art des songes est un songe et tous les signes trompent.

LE SECOND CHOEUR (BOHÉMOND).

Arrête, infortunée! Malheur! malheur! Tu nies, les yeux aveugles, la lumière du soleil qui éclaire. Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

(TOUS LES CHEVALIERS).

Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

BÉATRICE.

O ma mère, ma mère! Pourquoi m'as-tu sauvée? Pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à la malédiction qui, avant que je fusse née, déjà me poursuivait? Mère à la vue trop bornée! Pourquoi te croyais-tu plus sage que ceux qui, du regard, embrassent tout, qui rattachent ce qui est proche à ce qui est loin, et voient germer dans l'avenir les tardives semences? Tu as pour la propre ruine, pour la mienne, pour notre ruine à tous, dérobé aux dieux de la mort, par un larcin coupable, leur proie, qu'ils réclamaient. Maintenant, ils la prennent eux-mêmes, double, triple. Je ne te sais pas gré de ce triste présent. Tu m'as conservée pour la douleur, pour les lamentations.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN), *regardant vers la porte, avec une vive émotion.*

Rouvrez-vous, blessures! coulez! coulez! Élancez-vous en noirs torrents, ruisseaux de sang!

(BÉRENGER.)

J'entends le bruit de pieds d'airain, les sons sifflants des vipères infernales; je reconnais le pas des Furies!

(GAÉTAN.)

Murs, écroulez-vous! Seuil, engloutis-toi sous la pression de ces pieds redoutables! Noires vapeurs, montez, montez, fumantes, du fond de l'abîme! Absorbez l'aimable lumière du jour! Dieux protecteurs de la maison, fuyez! Laissez entrer les déesses de la vengeance!

DON CÉSAR, ISABELLA, BÉATRICE, LE CHŒUR.

A l'entrée de don César, le Chœur se divise précipitamment devant lui; don César demeure seul au milieu de la scène.

BÉATRICE.

Malheur à moi! c'est lui!

ISABELLA *va au-devant de lui.*

O mon fils César! Faut-il que je te revoie ainsi!... Oh! regarde et vois le crime d'une main maudite de Dieu! (*Elle le conduit près du cadavre.*)

DON CÉSAR *recule avec horreur et se voile le visage.*

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN, BÉRENGER).

Rouvrez-vous, blessures! coulez! coulez! Jaillissez en noirs torrents, ruisseaux de sang!

ISABELLA.

Tu frémis, tu es glacé d'horreur!... Oui, voilà tout ce qui reste de ton frère! Là gisent mes espérances.... Elle périt dans son germe, la jeune fleur de votre paix, et je n'en devais voir aucun beau fruit.

DON CÉSAR.

Console-toi, ma mère! Nous voulions sincèrement la paix; mais le ciel a voulu du sang.

ISABELLA.

Oh! je le sais, tu l'aimais, je voyais avec ravissement les beaux liens se former entre vous. Tu voulais le porter dans ton cœur, le dédommager richement des années perdues. Le meurtre sanglant a prévenu ton tendre amour.... Maintenant tu ne peux plus rien, que le venger.

DON CÉSAR.

Viens, ma mère! viens! Ce n'est pas ici ta place. Arrache-toi à ce funeste spectacle! (*Il veut l'entraîner.*)

ISABELLA *se jette à son cou.*

Tu vis encore pour moi! toi, désormais mon fils unique!

BÉATRICE.

Malheur, ô ma mère! que fais-tu ?

DON CÉSAR.

Pleure toutes tes larmes sur ce cœur fidèle! Ton fils n'est pas perdu pour toi, car son amour continue de vivre, immortel, dans le sein de ton César.

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN, BÉRENGER, MANFRED).

Ouvrez-vous, blessures! Parlez, plaies muettes! Élancez-vous en noires ondes, ruisseaux de sang!

ISABELLA, *leur prenant la main à tous deux.*

O mes enfants!

DON CÉSAR.

Combien je suis ravi de la voir dans tes bras, ma mère! Oui, qu'elle soit ta fille. La sœur...

ISABELLA, *l'interrompant.*

Je te dois sa délivrance, mon fils. Tu as tenu parole, tu me l'as envoyée.

DON CÉSAR, *étonné.*

Qui dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyé?

ISABELLA.

Je parle de celle que tu vois devant toi, de ta sœur.

DON CÉSAR.

Elle, ma sœur!

ISABELLA.

Et quelle autre?

DON CÉSAR.

Ma sœur?

ISABELLA.

Que tu m'as toi-même envoyée.

DON CÉSAR.

Et sa sœur, à lui?

LE CHOEUR.

Malheur! malheur! malheur!

BÉATRICE.

O ma mère!

ISABELLA.

Je demeure interdite.... Parlez!

DON CÉSAR.

Alors, maudit soit le jour qui m'a vu naître!

ISABELLA.

Qu'as-tu? Dieu!

DON CÉSAR.

Maudit le sein qui m'a porté!... et maudit ton mystérieux silence qui a causé toutes ces horreurs! Qu'il tombe, ce tonnerre qui doit écraser ton cœur! Ma main compatissante ne le retiendra pas plus longtemps.... C'est moi-même, sache-le, qui ai frappé mon frère; je l'ai surpris dans ses bras à elle. C'est elle que j'aime, que je me suis choisie pour épouse.... mais j'ai trouvé mon frère dans ses bras.... Maintenant tu sais tout!... Si elle est vraiment sa sœur, ma sœur, je suis coupable d'un crime horrible, que nul repentir, nulle pénitence ne peut expier.

LE CHŒUR (BOHÉMOND).

Le mot est prononcé, tu l'as entendu, tu sais le plus affreux secret, il ne reste plus rien à dire. Comme les devins l'ont annoncé, ainsi tout est venu; car personne encore n'a échappé au destin qui l'attendait. Et qui se fait fort de le diriger avec habileté, l'édifie fatalement et l'accomplit lui-même.

ISABELLA.

Et que m'importe désormais que les dieux se montrent imposteurs ou que leur parole se vérifie? Ils m'ont fait, à moi, ce qu'il y a de plus affreux.... Je les défie de me frapper plus rudement.... Qui n'a plus à trembler pour rien, ne les craint plus.... Mon fils chéri est là, immolé, devant moi, et je me sépare moi-même de celui qui survit. Il n'est pas mon fils.... J'ai enfanté, j'ai nourri sur mon sein un basilic qui a percé et mis à mort mon fils, le meilleur.... Viens, ma fille! Nous n'avons plus à demeurer ici.... J'abandonne cette maison aux esprits de vengeance.... Un crime m'y avait introduite, un crime m'en chasse.... J'y suis entrée à contre-cœur, je l'ai habitée avec effroi, j'en sors dans le désespoir.... Tout cela, je l'ai souffert, innocente; mais les oracles s'en tirent à leur honneur, et les dieux sont saufs. (*Elle sort, Diégo la suit.*)

BÉATRICE, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *retenant Béatrice.*

Reste, ma sœur! Ne te sépare pas ainsi de moi! Que ma mère me maudisse! que ce sang m'accuse et crie au ciel contre moi! que le monde entier me condamne! mais, toi, ne me maudis pas! De toi je ne puis le supporter!

BÉATRICE *montre le cadavre, en détournant les yeux.*

DON CÉSAR.

Ce n'est pas ton amant que je t'ai tué! C'est un frère que je t'ai enlevé, ainsi qu'à moi.... Le mort maintenant ne t'est pas plus proche que moi qui survis, et je suis plus digne de pitié que lui, car il est mort pur, et je suis coupable.

BÉATRICE *fond en larmes.*

DON CÉSAR.

Pleure sur ton frère, je veux pleurer avec toi, et.... plus en-

core.... je veux le venger! mais ne pleure pas sur ton amant! Je ne puis supporter cette préférence accordée au mort. Laisse-moi puiser cette unique, cette dernière consolation dans l'abîme sans fond de notre douleur, qu'il ne t'est pas plus proche que moi.... Car l'affreux dénoûment de notre destin rend nos droits égaux, comme nos malheurs. Enlacés dans un même piége, joints par la naissance et par l'amour, nous succombons unis tous trois, et nous partageons ensemble le triste droit aux larmes. Mais quand il me faut croire que ton deuil est plus pour l'amant que pour le frère, alors la rage et l'envie se mêlent à mon affliction, et la dernière consolation de ma douleur m'abandonne. Je ne puis immoler avec joie, comme je le voudrais, la dernière victime à ses mânes; mais je veux envoyer doucement mon âme le rejoindre, pourvu que je sache que tu réuniras ma cendre à la sienne dans une même urne cinéraire. (*Il l'enlace d'un de ses bras avec l'ardeur d'une tendresse passionnée.*) Je t'aimais, comme jusque-là je n'avais rien aimé, quand tu étais encore une étrangère pour moi. C'est parce que je t'aimais au delà de toutes les bornes, que je porte la lourde malédiction du fratricide. Mon amour pour toi a été mon seul crime.... Maintenant, tu es ma sœur, et je réclame de toi ta compassion, comme un tribut sacré. (*Il la regarde d'un œil scrutateur et avec une douloureuse attente, puis il se détourne vivement d'elle.*) Non non, je ne puis voir ces larmes.... En présence de ce mort, le courage m'abandonne et le doute me déchire le sein.... Laisse-moi mon erreur! Pleure en secret! Ne me revois jamais.... plus jamais.... Je ne veux pas te revoir, ni revoir ta mère. Elle ne m'a jamais aimé! A la fin son cœur s'est trahi, la douleur l'a ouvert : elle l'a nommé, lui, son fils le meilleur. Ainsi, toute sa vie, elle a pratiqué la dissimulation!... Et tu es fausse comme elle! Ne te contrains pas! Montre ton horreur! Tu ne reverras plus mon visage odieux! Va-t'en à jamais! (*Il sort. Elle demeure d'abord indécise, combattue par des sentiments contraires, puis elle s'arrache à ce lieu et s'en va.*)

LE CHOEUR (GAÉTAN).

. . . . . .

Heureux, oui, il faut que je le proclame bienheureux, celui qui, dans le calme d'un rustique séjour, loin du tourbillon

confus de la vie, repose, comme un enfant, sur le sein de la nature! Car mon cœur se sent oppressé dans les palais des princes, quand je vois les plus grands, les meilleurs, précipités du faîte de la prospérité, en un rapide instant!

Et celui-là encore s'est fait un doux repos qui, des vagues orageuses de la vie, averti à temps, s'est sauvé dans la pacifique cellule du cloître; qui a rejeté loin de lui la stimulante ambition, et qui a endormi dans son sein paisible la vaine convoitise et les désirs qui toujours exigent. Le fougueux pouvoir de la passion ne vient point le saisir dans le tumulte de la vie; jamais, dans son calme asile, il ne voit la triste figure de l'humanité! Le crime et les maux d'ici-bas n'atteignent qu'à une hauteur limitée; de même que la peste fuit les lieux élevés, ils vont mêler leur infection aux vapeurs des cités.

(BÉRENGER, BOHÉMOND ET MANFRED.)

Sur les montagnes est la liberté! Le souffle des cryptes funèbres ne monte pas dans la région de l'air pur. Le monde est parfait partout où l'homme ne parvient point avec ses peines.

(TOUT LE CHŒUR REPREND.)

Sur les montagnes, etc.

DON CÉSAR, LE CHŒUR.

DON CÉSAR, *plus maître de lui.*

J'exerce une dernière fois le droit de souverain, pour confier au tombeau ces restes précieux, car c'est là pour les morts le dernier hommage. Écoutez donc ma résolution, mes tristes volontés, et ce que je vous ordonne, exécutez-le fidèlement.... Vous avez encore un récent souvenir de ce douloureux devoir, car il ne s'est pas écoulé un long temps depuis que vous avez accompagné au sépulcre le corps de votre prince. A peine le chant de mort a-t-il cessé de retentir dans ces murs, qu'un cadavre pousse l'autre dans la tombe : la torche des funérailles nouvelles peut s'allumer à celle des premières, et les deux cortéges lugubres se rencontrer presque, sur les marches du caveau. Ordonnez donc la solennité de la sépulture dans l'église de ce château, qui renferme la cendre de mon père:

qu'on la célèbre sans bruit, les portes fermées, et que tout s'accomplisse comme alors.

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Les apprêts de la cérémonie se feront d'une main rapide, seigneur.... car le catafalque, monument de cette triste pompe, est encore tout dressé, et nulle main n'a touché à l'édifice de la mort.

DON CÉSAR.

Ce n'était pas un heureux signe que l'entrée du tombeau demeurât ouverte dans la maison des vivants. D'où vient qu'on n'a pas détruit sans retard, le triste office terminé, ce sinistre échafaudage?

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

La nécessité des temps et la discorde lamentable qui, aussitôt après, éclata, divisant Messine en deux factions ennemies, a détourné nos yeux des morts, et ce sanctuaire est demeuré désert et fermé.

DON CÉSAR.

A l'œuvre donc, et sans délai! Que cette nuit même cette tâche de minuit s'accomplisse! Que le soleil prochain trouve cette maison purgée de crimes, et qu'il éclaire une race plus heureuse! (*Le second Chœur s'éloigne, emportant le corps de don Manuel.*)

LE PREMIER CHOEUR (GAÉTAN).

Dois-je mander ici la pieuse confrérie des moines, pour qu'elle célèbre l'office des trépassés, selon l'antique usage de l'Église, et que, par ses chants sacrés, elle consacre le mort au repos éternel?

DON CÉSAR.

Que d'âge en âge, j'y consens, leurs pieux cantiques retentissent sur notre tombe, à la lueur des cierges, jusqu'à la fin des siècles; mais, aujourd'hui, il n'est pas besoin de leur ministère pur : le meurtre sanglant repousse les saints rites.

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Ne résous pas, seigneur, de sanglante violence, exerçant contre toi-même la rage du désespoir; car personne ne vit ici-bas qui puisse te punir, et une pieuse expiation rachète la colère du ciel.

DON CÉSAR.

Personne ne vit ici-bas qui puisse, me jugeant, me punir. Il faut donc que j'accomplisse moi-même envers moi cette justice. Le ciel agrée, je le sais, l'expiation pénitente; mais le meurtre sanglant ne s'expie que par le sang.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Il te convient de rompre le torrent d'infortune qui s'est déchaîné contre cette maison; et non d'accumuler douleur sur douleur.

DON CÉSAR.

Je détruis en mourant l'antique malédiction de cette maison; la mort libre rompt seule la chaîne du destin.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Tu te dois comme chef à ce peuple orphelin, puisque tu nous as privés de notre autre prince.

DON CÉSAR.

Je paye d'abord ma dette aux dieux de la mort; qu'un autre dieu prenne soin des vivants.

LE CHŒUR (GAÉTAN).

Aussi loin que luit le soleil, s'étend l'espérance. Sur la mort seule rien ne se peut gagner. Songes-y bien!

DON CÉSAR.

Songe toi-même à remplir en silence ton devoir de serviteur! Laisse-moi obéir à l'esprit qui me pousse d'une impulsion terrible, car nul heureux ne peut voir au dedans de moi-même. Et, si tu ne respectes pas en moi, avec crainte, ton maître, crains le coupable, sur qui pèse la plus lourde des malédictions; respecte la tête du malheureux, qui est sacrée même pour les dieux.... Celui qui a éprouvé ce que je souffre et sens dans mon sein ne rend plus de compte à personne sur la terre.

DONNA ISABELLA, DON CÉSAR, LE CHŒUR.

ISABELLA *vient à pas lents et jette sur don César des regards irrésolus. Enfin elle s'approche de lui et parle d'un ton assuré.*

Mes yeux ne devaient plus te voir : je me l'étais promis dans ma douleur; mais le vent emporte les résolutions que, dans une fureur contre nature, une mère a pu prendre contre la voix de

son cœur.... Mon fils! un bruit sinistre m'a tirée du séjour solitaire de ma douleur.... Dois-je y croire? Est-il vrai qu'un même jour doive me ravir mes deux fils?

LE CHOEUR (GAÉTAN).

Tu le vois résolu, d'un cœur assuré, à descendre librement aux tristes portes de la mort. Éprouve maintenant la force du sang, la puissance des prières touchantes d'une mère! J'ai perdu sans fruit mes paroles.

ISABELLA.

Je révoque les imprécations dont j'ai accablé, dans l'aveugle délire du désespoir, ta tête chérie. Une mère ne peut maudire l'enfant de son propre sein, qu'elle a enfanté avec douleur. Le ciel n'entend pas ces vœux coupables; appesantis par les larmes, ils retombent de la voûte étoilée.... Vis, mon fils! J'aime mieux voir le meurtrier d'un de mes enfants, que de pleurer sur tous les deux.

DON CÉSAR.

Tu ne réfléchis pas bien, ma mère, à ce que tu désires pour toi-même et pour moi.... Ma place ne peut plus être parmi les vivants.... Oui, quand tu pourrais supporter, ma mère, l'aspect du meurtrier haï de Dieu, moi, je ne supporterais pas le reproche muet de ton éternelle douleur.

ISABELLA.

Nul reproche, crois-moi, ne te blessera; nulle plainte exprimée ni muette ne percera ton cœur. Ma douleur se fondra en paisible tristesse. Par un deuil commun, nous déplorerons le malheur et nous voilerons le crime.

DON CÉSAR *lui prend la main et dit d'une voix douce :*

Tu le feras, ma mère. Il en sera ainsi. Ta douleur se fondra en paisible tristesse.... Quand un même monument enfermera ensemble le meurtrier et la victime, qu'une même voûte s'arrondira sur leur double dépouille, alors la malédiction sera désarmée.... alors tu ne distingueras plus tes deux fils; les larmes que verseront tes beaux yeux couleront pour l'un comme pour l'autre. La mort est une puissante médiatrice. Là s'éteignent toutes les flammes de la colère, la haine s'apaise, et la pitié charmante, semblable à une sœur en larmes, se penche sur l'urne, qu'elle embrasse en s'y appuyant doucement. Ne m'empêche

donc pas de descendre dans la tombe, ma mère, et de désarmer la malédiction.

ISABELLA.

La chrétienté est riche en images miraculeuses, au pied desquelles, dans un pieux pèlerinage, un cœur torturé peut trouver le repos. Plus d'un lourd fardeau a été déposé dans la maison de Lorette, et une céleste force, pleine de bénédiction, plane autour du Saint-Sépulcre, qui a délivré le monde entier du péché. La prière des âmes pieuses est aussi très-puissante; elles ont une riche provision de mérites, et à la place où un meurtre fut commis, peut s'élever un temple expiatoire.

DON CÉSAR.

Sans doute on peut retirer du cœur la flèche, mais jamais la blessure ne saurait plus guérir. Vive qui voudra une vie de contrition, pour expier peu à peu, par les sévères mortifications de la pénitence, une faute éternelle.... Moi, je ne puis vivre, ma mère, le cœur brisé. Il faut que je lève les yeux joyeusement vers les heureux, et que, libre de cœur et d'esprit, je puise à mon gré dans le pur éther au-dessus de ma tête.... L'envie a empoisonné ma vie, quand nous partagions encore également ton amour. Penses-tu que je supporterai la préférence que ta douleur lui a donnée sur moi? La mort a une vertu purifiante, pour transformer, dans son palais impérissable, toute chose mortelle en diamant sans tache, en bien véritable, et consumer les souillures de l'imparfaite humanité. Autant les étoiles sont loin de la terre, autant il sera élevé au-dessus de moi; et si une vieille jalousie nous a divisés dans cette vie, quand nous étions encore deux frères égaux, elle rongera mon cœur sans relâche, maintenant qu'il a sur moi l'avantage de la vie éternelle, et que, transporté par delà toute rivalité, il va vivre, pareil à un dieu, dans la mémoire des hommes.

ISABELLA.

Oh! ne vous ai-je appelés à Messine que pour vous ensevelir tous deux? C'est pour vous réconcilier que je vous ai mandés ici, et un destin funeste tourne en désespoir toutes mes espérances.

DON CÉSAR.

Ne t'emporte pas contre le dénoûment, ma mère. Tout ce qui

ut promis s'accomplit. Nous sommes entrés par ces portes avec les espérances de paix, et nous reposerons paisiblement ensemble, réconciliés à jamais, dans la demeure de la mort.

ISABELLA.

Vis, mon fils! Ne laisse pas ta mère seule et sans amis dans le pays des étrangers, en proie à la raillerie sans pitié, parce qu'elle n'est plus protégée par la force de ses fils.

DON CÉSAR.

Si le monde entier te raille avec une cruelle froideur, réfugie-toi auprès de notre tombe, et invoque la divinité de tes fils; car alors nous serons des dieux, nous t'entendrons, et, comme les célestes gémeaux, astres propices au nautonier, nous serons près de toi pour te consoler et fortifier ton âme.

ISABELLA.

Vis, mon fils! vis pour ta mère! Je ne puis supporter de tout perdre! (*Elle l'enlace dans ses bras avec une ardeur passionnée. Il se dégage doucement d'elle, et lui tend la main en détournant le visage.*)

DON CÉSAR.

Adieu!

ISABELLA.

Oui, maintenant, hélas! j'éprouve et sens avec douleur que ta mère ne peut rien sur toi! N'est-il aucune autre voix qui pénètre dans ton cœur plus puissamment que la mienne? (*Elle va vers l'entrée de la scène.*) Viens, ma fille! Si son frère mort l'entraine si violemment dans la tombe, peut-être sa sœur, sa sœur bien-aimée, le rappellera-t-elle, par le doux prestige des espérances de la vie, à la clarté du soleil.

BÉATRICE *paraît à l'entrée de la scène;* DONNA ISABELLA, DON CÉSAR *et* LE CHOEUR.

DON CÉSAR, *vivement ému à l'aspect de Béatrice, se voile le visage.*

O ma mère! ma mère! Qu'as-tu imaginé?

ISABELLA, *menant sa fille en avant.*

Sa mère l'a supplié en vain. Implore-le; conjure-le de vivre!

DON CÉSAR.

Mère astucieuse! C'est ainsi que tu m'éprouves! Tu veux m'engager dans un nouveau combat, me rendre chère encore la lumière du soleil, sur le chemin qui mène à l'éternelle nuit?... Le voilà devant moi, dans toute sa puissance, l'ange aimable de la vie, et il répand à profusion, de la plus riche corne d'abondance, mille fleurs, mille fruits dorés, qui exhalent les parfums de la vie. Mon cœur s'épanouit aux chauds rayons du soleil, et dans mon sein déjà mort se réveille l'espérance et l'amour de vivre.

ISABELLA.

Conjure-le.... il t'écoutera, toi, ou personne.... de ne pas m'enlever, non plus qu'à toi, notre appui.

BÉATRICE.

Le mort chéri demande une victime; il doit l'avoir, ma mère!... mais permets que cette victime, ce soit moi! J'étais vouée à la mort, avant de voir la vie. C'est moi que réclame la malédiction qui poursuit cette maison, et la vie qui m'anime est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué, moi qui ai réveillé les furies assoupies de votre discorde.... C'est à moi qu'il appartient d'apaiser ses mânes!

LE CHŒUR (GAÉTAN).

O mère infortunée! Tous tes enfants courent à l'envi à la mort, et ils t'abandonnent là seule, délaissée, dans la vie solitaire, sans joie et sans amour.

BÉATRICE.

Toi, mon frère, sauve ta tête chérie! vis pour ta mère! Elle a besoin de son fils; ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle a trouvé une fille, et elle se passera facilement de ce qu'elle n'a jamais possédé.

DON CÉSAR, *l'âme profondément blessée.*

Que nous vivions, ou mourions, ma mère, peu lui importe pourvu qu'elle soit réunie à celui qu'elle aime.

BÉATRICE.

Envies-tu la cendre inanimée de ton frère?

DON CÉSAR.

Il vit dans ta douleur une vie bien heureuse; moi, je serai mort à tout jamais parmi les morts.

BÉATRICE.

O mon frère!

DON CÉSAR, *avec l'accent de la plus vive passion.*

Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRICE.

Vis pour notre mère!

DON CÉSAR *laisse sa main et recule.*

Pour ma mère?

BÉATRICE *se penche sur sa poitrine.*

Vis pour elle, et console ta sœur.

LE CHOEUR (BOHÉMOND).

Elle a vaincu! Il n'a pu résister à la touchante supplication de sa sœur. Mère inconsolable! donne place à l'espérance, il choisit de vivre : ton fils te reste! (*A ce moment, un chant d'église se fait entendre. La double porte du fond s'ouvre, on voit dans l'église le catafalque dressé, et le cercueil entouré de candélabres.*)

DON CÉSAR, *tourné vers le cercueil.*

Non, mon frère! je ne veux point te dérober ta victime.... Ta voix, du fond de ce cercueil, crie et me presse avec plus de force que les larmes de ma mère, avec plus de force que les prières de l'amour.... Je tiens dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre pareille au sort des dieux.... Mais que je vive heureux, moi, le meurtrier, tandis que ta sainte innocence reposerait, non vengée, au fond du tombeau!... Nous préserve le Dieu de toute justice, l'arbitre de nos jours, qu'il y ait un tel partage dans ce monde, sa création!... J'ai vu les larmes qui, pour moi aussi, ont coulé; mon cœur est satisfait, je te suis. (*Il se perce d'un poignard et, mourant, glisse à terre, en frôlant sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.*)

LE CHOEUR (GAÉTAN), *après un profond silence.*

Je demeure consterné, je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. La seule chose que je sente et reconnaisse clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, mais que la faute est le plus grand des maux.

FIN DE LA FIANCÉE DE MESSINE.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris